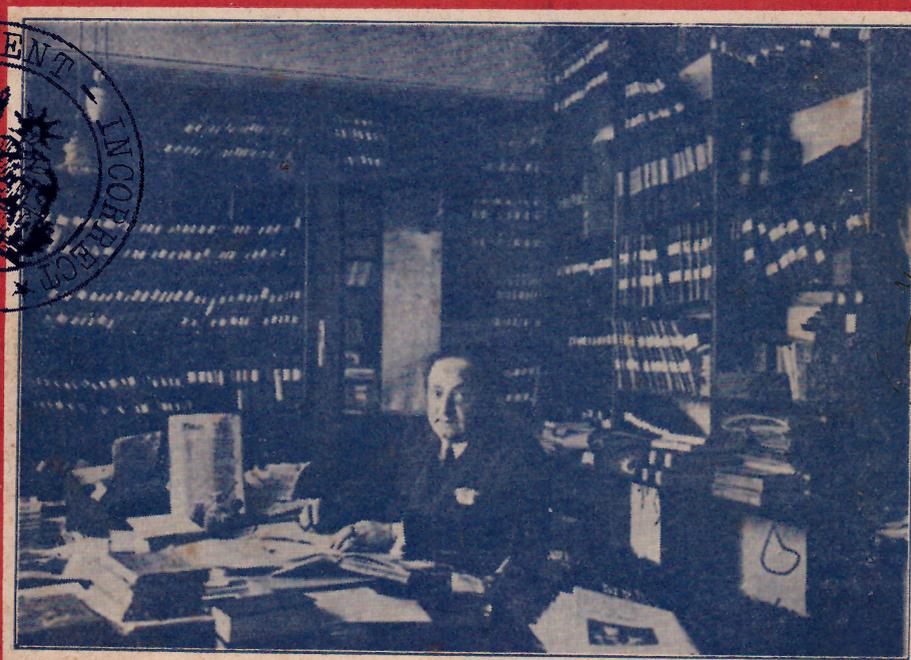
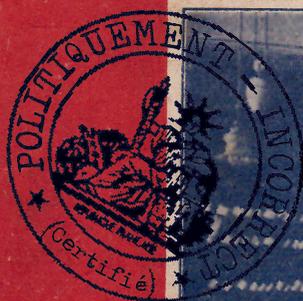


CH. LUCIETO

Prix: 1^f.50

Les Coulisses de l'Espionnage International

LES MERVEILLEUX EXPLOITS DE JAMES NOBODY



CH. LUCIETO et sa formidable documentation !

Chaque fascicule contient un récit complet

UN DRAME AU WAR OFFICE.

N° 1



Novembre 1928

ÉDITIONS LA VIGIE

136, Boul^d S^t Germain - PARIS (VI^e)

THE SAVOISIEN

MES CHERS LECTEURS,

Le progrès très marqué réalisé à Genève dans l'organisation de la paix ; les accords de Locarno ; le pacte Briand-Kellog, parviendront-ils à supprimer la guerre ?

C'est là ce que l'avenir nous apprendra.

Quoi qu'il en soit, — et les récentes affaires d'espionnage en sont une preuve formelle, — certains États-majors, peu enclins sans doute à tenir pour bonnes et valables les assertions des pacifistes européens, préparent la guerre comme si elle devait éclater demain.

« La Guerre des cerveaux » continue, plus ardente que jamais.

Tapis dans l'ombre, espions et contre-espions s'observent et se livrent une bataille permanente, dont le public n'a pas la moindre idée.

Il y a quelques jours, la Sûreté générale, à laquelle on ne saurait trop rendre hommage, arrêtait des espions au service d'une nation qui, hier encore, était notre alliée...

C'est pourquoi j'ai pensé qu'il ne serait peut-être pas inutile de révéler au grand public, ceci, afin de le mettre en garde, — ce qui se passe dans les coulisses de l'espionnage international. Mes livres, — du moins, je l'espère, — l'édifieront pleinement à cet égard.

Il y trouvera, en même temps qu'une documentation sure, des histoires amusantes parfois, passionnantes toujours, que, sans crainte aucune, il pourra placer entre les mains de ses enfants.

Ceux-ci, pour peu qu'ils aient le goût de l'action, y puiseront des leçons d'énergie et de patriotisme.

Avec moi et en même temps que moi, ils voyageront dans les pays les plus divers ; ils en étudieront les mœurs et les coutumes ; ils apprendront leur histoire.

Comme Jules Verne, — auquel je n'ai pas l'outrecuidance de me comparer, car il demeure inégalable, — je pense que la formule que doit adopter et faire triompher un auteur vraiment moderne, doit être la suivante : instruire en amusant.

C'est ce que je me suis efforcé de faire.

A vous, mes chers Lecteurs, de me dire si j'y ai réussi

CH. LUCIETO.

On s'abonne chez tous les dépositaires des *Messageries Hachette*
et aux Éditions “*La Vigie*” 36, boulevard Saint-Germain, Paris.

Un an (12 numéros) **15** francs.

Six mois (6 numéros) **18** francs.

Toutes les recensions où rééditions numériques

de LENCULUS sont gratuites, et ne peuvent faire l'objet d'aucun profit.

CH. LUCIETO
Les Couloirs de l'Espionnage International

Les merveilleux exploits
de
James Nobody

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et l'U.R.S.S.
Vente exclusive pour la France, ses colonies et pays d'occupation réservée aux « Messageries Hachette » 111, rue Réaumur, Paris.

UN DRAME AU WAR-OFFICE

En plein mystère....

Encore qu'il fut à peine huit heures, déjà s'animaient l'artère élégante aux somptueux magasins qu'est Regent Street.

Vers James Nobody qui, levé à l'aube, s'était plongé depuis dans l'étude d'un volumineux dossier, montaient, maintenant, imprécis et divers, les bruits de la rue.

Il s'en montra importuné...

D'un geste brusque, il plaça dans l'un des tiroirs de son bureau les documents qu'il venait de compiler et, après avoir allumé une cigarette, il se dirigea vers la fenêtre pour examiner l'état du ciel.

On était en décembre. Comme à l'ordinaire, surtout à cette époque de l'année, Londres était plongée dans la brume, — une brume intense, — et une morne tristesse s'épandait sur les êtres et les choses...

Ayant ouvert la fenêtre, le célèbre détective se pencha au dehors. C'est à peine s'il put distinguer, se mouvant dans l'obscurité latente, les gens qui, chaudement emmitouffés, se rendaient à leurs occupations; évitant avec cette prestesse, cette habileté que, seule donne l'habitude, les véhicules de tous genres, lesquels, phares allumés et cornant à qui mieux mieux, passaient en trombe.

— Fichu temps! constata James Nobody qui, saisiparlefroid, s'empressa de refermer lafenêtre. Pensif, il revint vers l'âtre où rougeoyait un feu

de bois et, lourdement, il se laissa tomber dans un fauteuil.

Après quoi, il s'absorba en lui-même...

*
* *

Au cours de sa carrière déjà longue, — on sait qu'il n'en fut guère de plus mouvementée, — il lui était arrivé, certes, de se trouver dans les situations les plus invraisemblables, les plus hérissées de difficultés. Il s'en était toujours tiré à son honneur, trouvant, avec une déconcertante aisance, le mot des plus troublantes énigmes, la solution des problèmes les plus ardues...

Toutefois, jusqu'ici, on ne lui avait jamais demandé d'expliquer l'inexplicable...

Car, cette fois, c'est de cela qu'il s'agissait...

La veille, en effet, il était rentré fort tard et, déjà, il se préparait à prendre un repos bien gagné, quand, par téléphone, le ministre de la Guerre, lord Douglas Stewart lui-même, l'avait mandé, toute affaire cessante, au War-Office.

Bien que son éminent interlocuteur ne lui ait fourni aucune indication sur les raisons qui motivaient un appel aussi pressant, à l'inquiétude que décelait la voix du ministre, à la fébrilité de ses propos, James Nobody avait compris qu'il s'agissait d'une affaire grave et, oubliant sa fatigue, il était parti aussitôt.

Dès son arrivée au ministère, il put se rendre compte qu'une agitation inaccoutumée y régnait. Bien que, à une heure aussi tardive, les bureaux

eussent dû être déserts, chacun, au contraire, s'y trouvait à son poste et, dans les couloirs que gardaient des piquets d'hommes en armes, circulaient de nombreux fonctionnaires, parmi lesquels James Nobody reconnut au passage les limiers les plus réputés de Scotland Yard⁽¹⁾.

Tous semblaient en proie à l'affolement le plus complet.

— Diable ! murmura James Nobody, que ce désarroi intrigua au plus haut point ; l'affaire doit être d'importance.

Et, vaguement inquiet, il se fit conduire au cabinet du ministre...

Il y fut accueilli en sauveur...

— Que se passe-t-il donc ? demanda James Nobody à lord Douglas Stewart, lequel, les mains tendues, s'était précipité à sa rencontre.

— *Il se passe, cher ami, lui répondit le ministre, dont les traits reflétaient une profonde angoisse, que ce soir après la fermeture des bureaux, quelqu'un a pénétré dans mon cabinet de travail, et que ce quelqu'un, après avoir assassiné mon secrétaire M. Humphrey Badges, a fracturé le meuble que voici, s'est emparé non seulement des plans directeurs relatifs à la défense aérienne du Royaume-Uni, mais aussi du Code B. X. 14 qui, ainsi que vous le savez, nous permettait de correspondre avec nos agents opérant à l'étranger.*

— By Jove ! s'exclama James Nobody ; mais alors c'est mieux qu'une catastrophe, c'est un désastre !

Et, après avoir jeté autour de lui un regard scrutateur, il poursuivit :

— Qu'à-t- fait du cadavre ?

— Je l'ai fait transporter dans une salle voisine, où vous pourrez l'examiner à votre aise.

Le célèbre détective ne put dissimuler sa contrariété.

— *Mieux eût valu, déclara-t-il, laisser les choses en état. Je crains fort, que du fait de ce transfert, certains éléments d'appréciation aient disparu...*

Et, sans plus insister, s'approchant du meuble que venait de lui désigner le ministre, il l'examina attentivement.

En l'espèce, il s'agissait d'une immense armoire en chêne massif, dont les portes et les parois étaient doublées, à l'intérieur, d'un cloisonnage en acier chromé ; mais qui, — *aucun système de fermeture n'étant apparent,* — devait s'ouvrir ou

se fermer à l'aide d'un mécanisme secret.

Quand il eut terminé son examen, James Nobody se tournant vers le ministre lui demanda

— *Quels sont les gens qui, au ministère, connaissent le secret de cette fermeture ?*

Lord Douglas Stewart devait s'attendre à cette question, car, sans manifester la moindre hésitation, il répondit :

— *Si nous en exceptons les ministres qui m'ont précédé, il n'est que trois personnes au monde pour connaître le secret de ce meuble. Je m'empresse d'ajouter que toutes trois sont à l'abri du soupçon.*

— Vous êtes sûr de cela ? insista James Nobody, en fixant son interlocuteur.

— Certes ! s'écria le ministre qui, captant au passage le sourire sceptique que sa réponse avait fait naître sur les lèvres du grand détective, lui demanda, surpris :

— *Pourquoi ce sourire ? Et, surtout, pourquoi ce scepticisme ?*

— *Pourquoi ?* répondit James Nobody, en homme sûr de son effet ; *mais, tout simplement, mon cher ministre, parce que ce meuble n'a jamais été fracturé.*

— Vous dites ? s'exclama lord Douglas Stewart, ahuri.

— *Je dis, précisa James Nobody en martelant ses mots, que l'effraction est simulée. Elle a été pratiquée après le vol, et uniquement pour dépister la police.*

— Mais alors, s'écria le ministre ; comment a-t-on bien pu procéder pour ouvrir ce meuble ? Mon secrétaire lui-même ignorait le secret.

— *Parbleu !* répondit paisiblement James Nobody, *aussi a-t-il payé de sa vie son ignorance. Vous pouvez être assuré que s'il ne s'était pas trouvé à son poste au moment où le vol a été commis, nous n'aurions pas à déplorer sa fin tragique.*

Et, sans transition aucune, il ajouta :

— *Étant donné que, tout à l'heure, j'ai rencontré dans les couloirs du ministère, Bob Joyce et Arthur Flanagan, les deux « as » de Scotland Yard, je suppose que vous avez fait appel à eux et que, déjà, ils vous ont fourni quelques précisions sur l'affaire.*

Le visage si expressif du ministre se rembrunit.

— *A vrai dire,* répondit-il, *j'ignore encore qui a bien pu les prier de se charger de l'enquête. N'ayant qu'une confiance très limitée dans la discrétion de la police officielle, j'ai été fort surpris de la voir intervenir ici affaire étant exclusivement du ressort*

1 — La préfecture de police de Londres.

de l'intelligence « service » (1). Malheureusement, le mal était fait et, bon gré mal gré, il m'a bien fallu accepter son concours.

Cette déclaration à laquelle il était loin de s'attendre, stupéfia James Nobody.

— Mais alors, s'exclama-t-il, comment et par qui Scotland Yard a-t-il été prévenu ?

— L'alerte a été donnée par un coup de téléphone, répondit le ministre ; mais il a été impossible de savoir d'où il émanait. Quoi qu'il en soit, je crains fort de n'avoir pas à me louer de l'intervention de vos collègues officiels, lesquels, jusqu'à présent, me font l'effet de « nager » lamentablement.

— Sur quoi basez-vous cette appréciation, demanda James Nobody, qui ne put dissimuler un sourire.

— Tout simplement sur le fait que dès leur arrivée, ils ont tout « chambardé » ici. Au lieu d'entourer leur enquête de la discrétion qu'exigeaient les circonstances, leur premier geste a été de convoquer d'urgence tous les fonctionnaires de mon département et tous les officiers de mon état-major. Par contre, ils ont omis de me prévenir. Tant et si bien que, retenu aux Communes par une interpellation du parti travailliste, j'aurais tout ignoré de l'affaire, si un inconnu ne m'avait averti officieusement...

— Un inconnu ? interrompit James Nobody, surpris.

— Oui, un inconnu, reprit lord Douglas Stuart : d'ailleurs, sa carte doit être là, sur mon bureau.

— Voyons ! fit James Nobody...

Ayant pris la carte de visite que lui tendait le ministre, il lut :

JAMES DONOVAN, esq.,

a l'honneur de prévenir le ministre de la guerre que son secrétaire vient d'être assassiné et son bureau cambriolé au ministère. A toutes fins utiles.

— Voilà qui est court, mais précis, constata James Nobody, qui plaça soigneusement cette carte dans son portefeuille.

Après quoi, il reprit :

— De sorte que, sans l'intervention de ce James Donovan, vous ignoreriez encore le drame dont votre bureau a été le théâtre ?

— Tout de même pas, répondit lord Douglas Stewart, car, à peine cette carte venait-elle de

m'être remise, que mon chef d'État-major me confirmait le fait par téléphone.

— Alors, que faites-vous ?

— Après m'être concerté en séance avec le Président du Conseil, je demandai et j'obtins le renvoi de l'interpellation, et j'accourus ici aussitôt. J'eus tôt fait de constater que tout n'y était que désordre et confusion. Chacun palabrant à qui mieux mieux, on se serait cru dans un meeting socialiste. Mon premier soin fut d'inviter le personnel à réintégrer les bureaux et à s'y tenir à ma disposition. Je convoquai ensuite les deux inspecteurs de Scotland Yard afin de m'enquérir des résultats obtenus par leur enquête. A mes questions précises, ils ne surent que répondre. Tout ce que je pus obtenir d'eux, c'est que, en effet, il y avait eu crime et que ce crime avait eu le vol pour mobile. Quant au coupable, ils ignoraient tout de lui, mais ne désespéraient nullement de le découvrir.

— C'est déjà quelque chose, interrompit James Nobody, narquois.

— Tant et si bien, reprit le ministre, que, en désespoir de cause, je décidai de vous charger de l'enquête.

— Et vous avez bien fait, répondit James Nobody, qui, tout en prêtant une oreille attentive aux déclarations du ministre, avait procédé à différentes constatations et pris quelques notes sur son calepin.

— Venons-en, maintenant, ajouta-t-il, à la disposition des lieux. Votre secrétaire, naturellement, possédait un bureau personnel. Il ne venait travailler ici que tout à fait accessoirement, à l'heure du courrier par exemple ou au moment du rapport, et toujours en votre présence. Comment expliquez-vous, dès lors, qu'il ait été assassiné chez vous ?

— Je ne puis que me borner à constater le fait, répondit le ministre ; quant à l'expliquer, c'est une autre affaire.

— Parfait ! fit James Nobody ; l'explication viendra en temps et lieu. Où se trouve le bureau dont disposait votre secrétaire ?

— Le voici, répondit lord Douglas Stewart, en ouvrant toute grande une porte qui donnait de plain-pied sur son propre cabinet de travail.

James Nobody entra et, après s'être assis sur le fauteuil même qu'occupait de son vivant le fonctionnaire assassiné, promena lentement, mais intensément, son regard autour de lui.

1 — Service de contre-espionnage.

Immédiatement deux faits s'imposèrent à son attention.

Tout d'abord il nota l'incroyable désordre qui régnait dans cette pièce, désordre que ne pouvait expliquer, et encore moins justifier, la perquisition que venaient d'y effectuer les limiers de Scotland Yard.

Il remarqua ensuite que l'atmosphère de ce cabinet de travail était saturée d'un parfum âcre, pénétrant et subtil, pareil en tous points à celui que l'on respire en certaines fumeries d'opium.

Se tournant vers le ministre qui, d'un air consterné, contemplait ses dossiers dont le contenu gisait à terre dans le plus effroyable désordre ; James Nobody lui demanda :

— *Saviez-vous, mon cher ministre, que M. Humphrey Badges était un fervent de la « divine drogue » ?*

— Vous pensez bien, répondit l'éminent homme d'État, que si j'avais connu ce détail, je me serais immédiatement séparé de mon collaborateur.

— *Et, rien dans ses propos ou dans son attitude habituelle n'a attiré votre attention ?* insista James Nobody.

— Rien, vous dis-je, répondit le ministre. Badges, au contraire, était non seulement un fonctionnaire modèle, mais aussi, et surtout, un parfait galant homme. Marié depuis peu à une femme charmante qu'il adorait et qui lui rendait son affection au centuple, le plus brillant avenir s'ouvrait devant lui. Le jugeant digne de toute ma confiance, je n'avais rien de caché pour lui, et...

— *Pourquoi, s'il en était ainsi, interrompit James Nobody, ne lui aviez-vous pas confié le secret de l'armoire ?*

— *Parce que, constitutionnellement, il m'était interdit de le faire,* répondit lord Douglas Stewart. *En effet, cette armoire contient des documents de la plus haute importance, lesquels constituent de véritables secrets d'État que, seuls, Sa Majesté, le chef de l'État-major général et moi, devons connaître. J'ajoute, afin que vous interprétiez bien ma pensée, que leur diffusion équivaldrait à un désastre national.*

— *Et c'est dans un local ouvert à tous les vents,* s'exclama le grand détective, *que vous conservez de pareils documents ? C'est de la folie furieuse !*

— Comment cela ? fit lord Douglas Stewart, interrompu.

— *Ce qu'il y a de terrible,* poursuivit James Nobody, *c'est que vous ne semblez pas vous douter le moins du monde que votre fameuse armoire de fer ne tiendrait même pas cinq minutes devant le plus novice des cambrioleurs.*

— Que m'apprenez-vous là ? s'exclama le ministre, sérieusement inquiet cette fois.

— *L'exacte vérité ; et je vais vous en fournir la preuve immédiatement.*

Après avoir réfléchi une seconde, il reprit :

— *Pouvez-vous me dire, mon cher ministre, — puisque vous semblez la connaître, au moins de vue, — s'il vous est déjà arrivé de rencontrer ici même M^{me} Humphrey Badges ?*

— Je puis vous certifier que, jamais, — à ma connaissance, tout au moins, — elle n'a mis les pieds au ministère.

— *Parfait ! M^{me} Badges est brune, n'est-il pas vrai ?*

— Pas le moins du monde ! s'exclama le ministre ; M^{me} Badges, au contraire, est une blonde délicieuse qui...

— *Par conséquent,* interrompit fort irrespectueusement James Nobody, *le portrait que voici n'est pas le sien.*

Et, à lord Douglas Stewart, stupéfait, il tendit une photographie qu'il venait de découvrir dans le sous-main de son secrétaire.

— Aucun doute n'est possible, répondit le ministre, cette femme n'a rien de commun avec M^{me} Badges.

— *Ne pensez-vous pas, cependant,* demanda ironiquement James Nobody, *que la dédicace qui figure au dos de cette photographie tendrait à démontrer le contraire ?*

Prenant le carton que lui tendait le détective, le ministre lut :

*A mon mari adoré,
en souvenir de nos amours et
de l'inaltérable affection qui
nous lie et que, seule, la mort
pourra détruire.*

JANE.

— Décidément, fit le ministre, dont l'émotion allait croissant ; j'avais là un secrétaire que je connaissais bien mal. A vrai dire, je ne sais plus que penser de lui...

— *Je crains fort, en effet,* répondit James Nobody, *que cette affaire ne nous réserve des surprises plus*

pénibles encore. N'avez-vous pas remarqué, par exemple, la similitude étrange, — pour ne pas dire plus, — qui existe entre l'écriture de cette « Jane », et celle du mystérieux informateur qui s'est manifesté à vous sous le nom de James Donovan ?

— C'est l'évidence même ! s'écria lord Douglas Stewart, dès qu'il eut comparé entre eux les deux textes. Ah ! ça, que veut dire cela !

— *Pour le moment, je n'en sais rien*, répondit avec gravité James Nobody ; *mais peut-être pourrais-je vous fournir quelques précisions à cet égard dès que j'aurai procédé à l'examen du cadavre. Au fait, où l'a-t-on placé ?*

— Dans un salon d'attente contigu à mon cabinet. Le corps est veillé par deux de mes huissiers, auxquels s'est joint, *proprio motu*, l'un des inspecteurs de Scotland Yard.

— *Devil !* fit James Nobody en souriant ; *il est bien gardé ! Craindrait-on qu'il ne s'envole ?*

A ce moment précis, un hurlement effroyable, que ponctuèrent deux coups de feu, retentit dans une pièce voisine.

— *D'où cela provient-il ?* demanda James Nobody, en bondissant vers la pièce où, selon toute vraisemblance, un nouvel attentat venait d'être commis.

— Du salon d'attente où était le cadavre, répondit lord Douglas Stewart, qui, malgré son âge, suivit en courant le grand détective.

Quand ils arrivèrent dans le salon d'attente, que remplissait d'une fumée âcre et nauséabonde la déflagration de la poudre, le cadavre de M. Humphrey Badges avait disparu.

PAR CONTRE, ILS APERÇURENT, GISANT A TERRE, PRIVÉS DE VIE, LES CORPS DES DEUX HUISSIERS DU MINISTRE.

Tous deux avaient été tués d'une balle en plein front.

*
* * *

De l'enquête qui avait suivi, rien de probant n'était résulté. Les quelques renseignements qu'avait pu se procurer James Nobody se réduisaient à ceci :

1° *Nul ne savait ce qu'était devenu le corps de M. Humphrey Badges. Ni dans les couloirs, que gardaient de nombreux détectives ; ni dans les ascenseurs, dont les gardiens étaient tous à leur poste, on n'avait rien remarqué de suspect. Aucun étranger n'avait franchi les portes du ministère, que surveil-*

laient avec soin, d'ailleurs, huissiers, factionnaires et policemen.

2° *C'est en vain que, des combles aux souterrains, l'immense édifice qu'est le War-Office avait été exploré. On avait perquisitionné partout. Bureaux, salles d'attente, laboratoires, magasins, caves et placards avaient été fouillés à fond. Le corps de M. Humphrey Badges était demeuré introuvable.*

3° *Était demeuré introuvable également le mystérieux détective qui proprio motu, ainsi que l'avait déclaré le ministre de la Guerre, s'était constitué le gardien du cadavre. De lui on ignorait tout... même le nom !*

Et tout était à l'avenant...

Au vrai, jamais, de mémoire de policier, une enquête n'avait produit de résultats aussi décevants.

De quelque côté qu'on se tournât, on se heurtait à l'inexplicable...

Et, d'heure en heure, le mystère allait s'épaississant...

En effet, au moment même où James Nobody, après avoir décidé de remettre au lendemain, — car il était à bout de forces et ne tenait plus debout que par miracle, — la suite de l'enquête, ne lui avait-on pas remis une lettre ainsi conçue, que venait d'apporter un chasseur-cycliste :

« Cher Monsieur,

« Pourquoi vous obstiner ? Vous ne trouverez pas plus le secret de mes actes que vous n'avez trouvé le cadavre de M. Humphrey Badges.

« Je suis le mystère !

« Le mystère impénétrable !

« Le mystère souverain !

« C'est en vain que pour savoir qui je suis et comment j'opère, vous déploierez toutes les ressources de votre génie.

« Pour vous, comme pour les autres, je demeure l'insaisissable.

« Four truly. »

— Encore et toujours la même écriture ! avait murmuré le grand détective, en comparant mentalement le texte qui précède aux deux textes qu'il possédait déjà, et qui étaient signés, le premier, du prénom de « Jane » et le second, du nom de James Donovan...

Philosophe, il plaça cette lettre dans son portefeuille, — entre les deux autres textes, — et, après avoir serré les quelques mains qui se tendaient vers lui, il s'en fut, seul, dans la nuit..

Où le mystère commence à s'éclaircir.

Maintenant, toute sa volonté tendue, dans le silence de son cabinet les incidents qui s'étaient produits la veille.

Groupant avec un art infini et une science éprouvée les constatations qu'il lui avait été donné de faire, il en tirait des déductions claires et logique, bâtissant ainsi une hypothèse qui, pour être osée, n'en était pas moins infiniment séduisante.

— UN CADAVRE NE SE VOLATILISE PAS ! avait-il posé en principe et, fort de cette vérité première, il avait ajouté en guise de corollaire :

— *Donc, il n'y a pas de cadavre !*

Dès l'abord, d'ailleurs, James Nobody s'était rendu compte qu'il se trouvait en présence d'une mise en scène savamment réglée, et, d'ores et déjà, il tenait Humphrey Badges pour un malfaiteur de grande envergure.

Bien que rien de suspect ne figurât dans le dossier qu'il venait de compulsier et qui, tout entier, était consacré au passé de cet homme, à le bien étudier, James Nobody avait éprouvé une impression de malaise, une indéfinissable sensation de trouble, une méfiance, que rien ne justifiait certes, mais qui n'en confinait pas moins à l'angoisse.

Une angoisse pareille à celle que l'on éprouve quand, parfois, on se penche sur un abîme...

Or, entre le passé fort honorable *en apparence*, qu'était celui de M. Humphrey Badges, et celui qu'il devait être *en réalité*, James Nobody pressentait l'existence d'un abîme...

Mais cet abîme, comment le combler ?

A l'aide de quels matériaux ?

Comment établir, surtout, — et cela, de façon irréfutable, — que ce fonctionnaire haut coté, ce gentleman irréprochable, cet époux modèle, n'était, au fond, qu'un louche forban, lequel, manœuvrant avec une habileté infernale, avait dissimulé jusqu'ici, derrière la plus étincelante des façades, d'inavouables tares et des vices crapuleux ?

Le fait de s'adonner à l'opium ne constitue-t-il pas une tare, en effet ?

Et comment expliquer, autrement que par le vice, l'intervention de cette « Jane » dans la vie d'un tel homme ?

Car, James Nobody n'avait pas tout révélé au ministre...

En même temps que la photographie de cette femme, n'avait-il pas trouvé, dans le sous-main de M. Humphrey Badges, deux lettres signées d'elle, dont le texte ne pouvait laisser subsister aucun doute sur la nature des relations coupables, criminelles même, qui existaient entre eux ?

Ces lettres, James Nobody éprouva le besoin de les relire...

La première était ainsi conçue :

« *Mon cher aimé,*

« *Ce n'est pas pour te perdre de nouveau, que je t'ai enfin retrouvé. J'ai bien voulu te pardonner ton second mariage ; mais je ne te pardonnerais pas une seconde trahison.*

« *Si tu ne cesses immédiatement tes visites à Splendid House, tu sentiras s'appesantir sur toi le poids de ma colère.*

« *Souviens-toi que tu me dois, non seulement la vie mais aussi la haute situation que tu occupes actuellement.*

« *La roche tarpéienne est près du Capitole.*

« *A bon entendeur, salut !*

« *JANE.* »

— Pas commode la petite dame ! murmura James Nobody, songeur ; il y aurait un « cadavre » dans leur commun passé, que je n'en serais pas autrement surpris. Quoi qu'il en soit, elle « tient » Humphrey Badges, et solidement...

Prenant ensuite la seconde lettre, le grand détective la relut avec la plus extrême attention. Elle était, datée de la veille.

En voici le texte :

« *Mon très cher,*

« *Ton manque de parole me surprend et m'indigne. Pourquoi ne pas avoir remis, ainsi qu'il était convenu entre nous, les documents à notre ami, le colonel H... ?*

« *Tu sais, cependant, avec quelle impatience ils sont attendus à Berlin ? Tu sais également que, pour les besoins de la « cause », nous en avons perçu le prix d'avance. Cela étant, ce serait forfaire à l'honneur que de ne pas les livrer.*

« *Afin d'éviter toute nouvelle tergiversation de ta part, j'irai en prendre livraison moi-même, ce soir, au ministère.*

« *Veille à ce qu'ils soient prêts.*

« *A toi, quand même,*

« *JANE.* »

Bien que cette lettre fût suffisamment explicite,

— le texte ne se prêtant à aucune équivoque,— James Nobody n'en demeura pas moins perplexe...

— *Ou cette femme est complètement folle, maugréa-t-il, ou elle est terriblement forte. Il ne saurait y avoir de milieu, car, pour avoir osé écrire et confier à la poste un « poulet » de cette envergure, il faut être totalement inconscient, ou posséder un « cran » à nul autre pareil.*

Et, avec un sourire, il ajouta :

— *J'ignore laquelle de ces deux hypothèses est la vraie ; mais, ce dont je ne saurais douter par contre, c'est que la « manie épistolaire » dont elle me semble atteinte au suprême degré lui jouera, un jour venant, quelque mauvais tour...*

Les yeux rivés sur la lettre, il poursuivit « *mezza voce* » :

— *L'affaire, somme toute, est d'une limpidité extrême, et, sans les assassinats qui ont suivi, elle se réduirait à un vol de documents, lequel, il est vrai, a été magistralement combiné, mais dont les auteurs sont connus, et « travaillent » indubitablement pour le compte d'une puissance étrangère, qui ne saurait être que l'Allemagne.*

« *En effet, où doivent être livrés des documents ?* À BERLIN.

« *Par qui doivent-ils être livrés ?* PAR LE COLONEL H...

« *Or, le colonel en question, si je m'en réfère à cette initiale, ne peut être que mon vieil « ami », le colonel Hoffmann, dont le service allemand d'espionnage s'enorgueillit à juste titre, mais qui, cette fois, me semble avoir manœuvré comme une mazette.*

« *Ceci posé, que me reste-t-il à faire ?*

« *Tout d'abord, il me faut identifier cette « Jane », car c'est elle qui se trouve au nœud de l'action. C'est par elle, et par elle seulement, que j'arriverai jusqu'à Humphrey Badges, lequel, très certainement, a trahi...*

Prenant la lettre sur son bureau, Nobody la relut une troisième fois et, souriant, il ajouta :

— *Quand je connaîtrai la « cause » que ces gens-là servent et quand je saurai à quel « HONNEUR » ils auraient « FORFAIT » s'ils n'avaient pas livré les documents, je ne serai guère loin de la vérité.*

« *Peut-être, alors, Jane la mystérieuse comprendra-t-elle que je suis homme à relever son défi, et qu'il n'est guère de mystères que je ne puisse expliquer... »*

Tout en soliloquant de la sorte, James Nobody

s'était approché de la fenêtre, et, maintenant, — *afin de se rendre, compte de la qualité du papier sur lequel avait été écrite cette lettre et s'il ne comportait aucun filigrane gravé dans la pâte,* — il l'examinait par transparence.

Soudain, il tressaillit...

Au bas de la lettre, à un centimètre environ de la signature et au-dessous de celle-ci, QUATRE EMPREINTES DIGITALES, — des empreintes de doigts longs et effilés, — se distinguaient fort nettement.

— Oh ! oh ! s'exclama James Nobody ; voilà d'admirables empreintes. Pour peu que cette femme ait déjà eu maille à partir avec la justice ; elle est à moi !

Puis, approchant la lettre de son nez, il la flaira assez longuement.

— *Parbleu !* fit-il enfin ; *avant que d'écrire, elle a dû utiliser une crème de beauté quelconque, et elle a omis de se laver les mains. D'où, les empreintes et leur netteté relative.*

Passant ensuite dans son laboratoire, lequel, fort bien outillé, était attendant à son cabinet de travail, il étendit la lettre sur une plaque de liège et, sur tes empreintes grasses, il promena, mais sans appuyer, un fer à repasser électrique. Après quoi, prenant de la mine de plomb réduite en poussière il les en saupoudra légèrement.

Ayant subi cette double préparation, les empreintes devinrent d'une netteté absolue.

— *Cette diablesse de femme,* constata non sans satisfaction James Nobody, *aurait signé sa lettre de son véritable nom qu'elle ne serait pas plus compromise, des empreintes comme celles-là valant toutes les signatures.*

Sa satisfaction, hélas ! allait être de courte durée...

En effet, tandis qu'il se préparait à partir pour Scotland Yard où sont installés les services de l'identité judiciaire de la police britannique, afin de voir s'il n'y découvrirait pas une fiche se rapportant aux empreintes de cette femme mystérieuse, dans le bureau voisin, la sonnerie du téléphone retentit.

— *A qui ai-je l'honneur de parler ?* demanda-t-il, après avoir porté les écouteurs à ses oreilles.

— *Je suis bien en communication avec M. James Nobody ?* lui répondit une voix féminine.

— *C'est M. James Nobody, lui-même, qui est à l'appareil.*

Un frais éclat de rire retentit au bout du fil, puis l'interlocutrice du grand détective reprit :

— Ici, c'est Jane.

— Jane ? Quelle Jane ? s'enquit James Nobody. Je ne connais personne de ce nom.

— Vraiment ? Même pas celle dont vous avez saisi une partie de la correspondance et la photographie, hier, au War-Office ? Auriez-vous la mémoire courte à ce point ?

— Pas le moins du monde, mais je suis surpris...

— De me voir au courant de ce détail ? Vous en verrez bien d'autres, allez.

— C'est possible ! Mais, pour l'instant, je vous serais fort obligé si vous m'appreniez ce que vous désirez.

— Je voulais vous apprendre tout simplement que ces lettres ne sont pas de moi. Elles ont été écrites, — sous ma dictée, il est vrai, — par ma femme de chambre. Elle a une écriture superbe, n'est-il pas vrai ?

— Superbe, en effet, répondit James Nobody, que ce persiflage énervait visiblement et qui, pour y mettre un terme, ajouta :

— Mais, si vous le voulez bien, nous causerons de cela tantôt, car, pour le moment, je suis horriblement pressé.

— Tantôt ? fit la voix qui, cette fois, se teinta d'une légère nuance d'inquiétude.

— Pourquoi pas ? Pensez-vous que, d'ici là, je ne saurai pas qui vous êtes, et où vous arrêter ? A tantôt, vous dis-je !

Et, brusquement, il raccrocha les écouteurs...

Étant donné qu'il est des secrets qu'on ne confie à personne, — et ceux de Jane étaient de ceux-là, — James Nobody n'accorda pas la moindre créance aux déclarations qu'elle venait de lui faire. Comme devant, il demeura persuadé que ces lettres avaient été écrites par elle, et non par sa femme de chambre.

Mais il n'en resta pas moins perplexe.

L'adversaire, en effet, s'avérait redoutable. Et cela, d'autant plus que cette femme paraissait être au courant des méthodes employées par lui.

Bien mieux : du fait même qu'elle savait déjà que sa correspondance était tombée entre ses mains, ne pouvait-il pas inférer que quelqu'un, — QUI ? — l'avait renseignée à cet égard ?

Le War-Office n'était-il donc peuplé que d'espions et de traîtres, car comment expliquer autrement que par l'espionnage et la trahison une

« FUIITE » de cette importance ?

— Décidément, murmura-t-il, j'ai affaire à forte partie, et je commence à croire qu'il va falloir jouer serré...

De cela, il allait pouvoir se convaincre aussitôt. S'étant mis, en effet, en rapport avec le central téléphonique, à l'employé qui répondit à son appel, il demanda après s'être fait connaître :

— Pouvez-vous me dire d'où provenait la communication qui vient de m'être adressée ?

— Du ministère de la Guerre ! lui fut-il répondu...

— Vous dites ? s'exclama James Nobody, sidéré. Mais, c'est impossible !

— Elle provenait même du cabinet du ministre, précisa l'employé.

— De son poste particulier ? insista James Nobody.

— Il ne saurait y avoir aucun doute à cet égard. J'ai sous les yeux la fiche de l'appareil enregistreur automatique. Elle porte bien le numéro du ministre et le vôtre...

Le grand détective jugea inutile d'insister.

— Ça, par exemple, c'est formidable ! s'écria-t-il, dès qu'il eut remis en place l'écouteur ; mais, ce qui l'est peut-être plus encore, c'est qu'« elle » ait osé un coup pareil !

Et, le regard soudain durci, les traits crispés par la colère, il poursuivit :

— Ah ! ça, me prendrait-elle pour un pantin ? Aurait-elle l'intention de se payer longtemps ma tête ? Elle se tromperait lourdement en ce cas ! Sans doute, ignore-t-elle que je ne suis pas de ceux que rebutent les énigmes et que découragent les mystères ? Elle devrait savoir, cependant, — puisqu'elle semble si bien me connaître, — que le danger est mon élément naturel, et que je ne suis jamais aussi heureux que lorsqu'il m'est donné de me mesurer avec des adversaires de sa force.

Et, farouche, il conclut :

— Elle veut la bataille ! Soit ! Allons-y !

Où James Nobody applique de magistrale façon ses méthodes de déduction.

Bien qu'il n'eût conservé, en apparence tout au moins, aucune attache officielle avec l'« Intelligence service » dont, pendant la grande

guerre, il avait été l'un des meilleurs agents, James Nobody n'en était pas moins demeuré en relations constantes, et, pour ainsi dire, quotidiennes, avec les chefs du service de contre-espionnage de l'armée britannique.

Il n'était guère de secrets qu'ils ne lui confiassent et, dès qu'une affaire un tant soit peu sérieuse sollicitait leur attention, c'est à James Nobody qu'ils demandaient de la suivre et de la résoudre.

Il en était résulté que le grand détective se considérait comme n'ayant jamais été démobilisé et qu'il avait conservé au « *secret service* » où, d'ailleurs, il ne comptait que des amis et des admirateurs, le bureau qui lui avait été affecté naguère, et où il avait installé ses deux fidèles lieutenants, Harry Smith et Bob Harvey, deux « limiers » de la plus belle venue.

Quand il arriva, les deux jeunes gens étaient déjà au travail ; l'un, lisant et annotant le courrier ; l'autre, procédant méthodiquement au dépouillement des journaux, et soulignant, d'un trait de crayon rouge, les articles qu'il jugeait de nature à intéresser le « patron ».

Il est à peine besoin d'indiquer que les articles soulignés étaient particulièrement nombreux ce jour-là...

Tous avaient trait à l'incompréhensible draine dont le War-Office avait été le théâtre la veille. Tous annonçaient également que, mandé par le ministre de la Guerre, James Nobody avait été chargé officiellement de l'enquête.

Le grand détective parcourut les articles ainsi soulignés ; mais, ainsi qu'il s'y attendait, ils ne lui apprirent rien de nouveau.

La censure, évidemment, était passée par là... S'adressant à Harry Smith :

— *Y a-t-il quelque chose d'important au courrier ?* demanda-t-il ?

— Rien de sensationnel ! répondit laconiquement ce dernier ; sauf, cependant, la lettre que voici, laquelle vous intéresse personnellement.

James Nobody prit la lettre que lui tendait son secrétaire et il lut :

Cher Monsieur,

« Étant de passage à Londres, je me trouvais, hier, dans un café, à proximité du ministère de la Guerre, à l'heure même où vous l'avez quitté, et je me suis aperçu que, à votre insu, deux individus vous avaient pris en « filature ».

« Craignant qu'ils ne se livrassent à une agression

contre vous, je les ai suivis à courte distance, sans qu'eux-mêmes s'en aperçussent. Fort heureusement, je n'eus pas à intervenir.

« Mais, supposant qu'il vous importerait de connaître les gestes ultérieurs de ces deux hommes ; je ne les ai plus perdus, de vue. Après vous avoir logé (1), ils sont rentrés directement chez eux ; 5 Bedford Street ; l'autre, 146 Drury Lane.

« Si vous désirez des détails complémentaires, je me ferai un plaisir de vous les fournir.

« Veuillez agréer, cher Monsieur, en même temps que l'hommage de mon admiration pour le grand confrère que vous êtes, l'assurance de ma haute considération.

DOMINIQUE VALDACCI,
ancien commissaire spécial à la
Sûreté générale,
12, rue de Grammont,
Paris.

*(actuellement descendu au « Majestic Palace »
2, Wilson square, Londres).*

— Voilà un brave type ! s'exclama James Nobody qui, cependant, en bon policier qu'il était, ajouta :

— *Avez-vous vérifié si son nom figure bien sur l'Annuaire de la Police française ?*

— Non seulement il y figure, répondit en souriant Harry Smith, mais l'homme lui-même paraît être tenu en très haute estime à l'Ambassade de France, à laquelle, tout à l'heure, j'ai demandé des renseignements sur son compte.

— *All right ! Dans ces conditions, veuillez lui répondre que je le recevrai très volontiers cet après-midi vers deux heures.*

— Weil ! répondit Harry Smith qui, après avoir pris une note, ajouta :

— En ce qui concerne les deux hommes signalés par M. Valdacci, j'ai fait le nécessaire. Deux de nos agents sont partis aux renseignements.

— Parfait fit James Nobody ; mes compliments pour votre initiative. Se tournant ensuite vers Bob Harvey, il poursuivit :

— *Vous allez « vous rendre immédiatement au War-Office, et vous vous efforcerez de savoir le nom de la personne, — il s'agit d'une femme, — qui, ce matin, m'a téléphoné du cabinet du ministre de la Guerre. Dès que vous aurez obtenu ce renseignement, vous viendrez me rejoindre au service de l'identité judiciaire, à Scotland Yard, où je me rends de ce pas.*

1 — Locution policière qui veut dire après vous avoir reconduit à domicile.

*
* *

Cinq minutes plus tard, grâce aux empreintes digitales découvertes par lui, James Nobody entra en possession d'une fiche anthropométrique ainsi libellée :

Nom : Billington ;

Prénoms : Mary, Jane, Mabel ;

Surnoms : ?

Profession : inconnue ;

Date de naissance : 10 février 1883 ;

Lieu de naissance : Dublin ;

Nom du père : Patrick ;

Nom de la mère : Ackington, Madge ;

Lieu de résidence : Berlin, 17 Koenigstrasse ;

Antécédents judiciaires : Trois condamnations, dont une à la peine de mort, — prononcées par les juridictions suivantes :

1° Cour d'assises du comté de Dublin, 6 juin 1913 : *Un an de prison pour attentat à main armée contre un officier de la police* ;

2° Cour d'assises du comté de Londres, 8 octobre 1913 : *Condamnée aux travaux forcés à perpétuité, pour évasion et meurtre d'un gardien de prison*.

N.B. : Cette condamnation a été prononcée par contumace.

3° Conseil de Guerre aux armées, 4 juillet 1915 : *Condamnée à mort (par contumace), pour haute trahison et intelligence avec l'ennemi*.

OBSERVATIONS

Jane Billington, qui a été portée disparue après le torpillage du « Caledonian People », de la « Black Star Line », aurait été recueillie par un sous-marin allemand et emmenée en captivité en Allemagne.

Dès qu'ils surent qu'elle appartenait à l'aile gauche du parti révolutionnaire, les Allemands, l'ayant mise en rapport avec sir Roger Gazemant, la chargèrent de fomenter un mouvement insurrectionnel en Irlande, ce à quoi elle s'employa très activement.

Condamnée à mort pour ce fait elle n'en poursuivit pas moins son odieuse besogne, réussissant, comme par miracle, à échapper à toutes les recherches.

Après l'échec de sa tentative, elle se réfugia en Allemagne où, depuis, elle « travaille » pour le compte du docteur Becker, chef du service alle-

mand d'espionnage.

Très intelligente, apte à opérer sous les déguisements les plus divers ; doit être considérée comme excessivement dangereuse, en ce sens qu'elle est capable de commettre les pires forfaits...

Ce dernier alinéa était souligné à l'encre rouge dans le texte...

Quant à la photographie qui, *de face et de profil*, figurait au verso de ce document, *elle était identique à celle que James Nobody avait découverte dans le sous-main de Humphrey Badges*.

Donc, aucun doute ne pouvait subsister ; la coupable était identifiée, et Jane Billington devait être officiellement tenue pour responsable des crimes commis le jour précédent au War-Office.

James Nobody marquait, enfin, un point.

Exploitant à fond ce premier succès, il donna des instructions pour que, le soir même, tous les détectives des ports, des aérodromes et des frontières, et pour que tous les policiers du Royaume-Uni, reçussent une photographie de l'espionne.

Après quoi, en compagnie de Bob Harvey, qui, sur ces entrefaites, était venu le rejoindre, il se rendit auprès du juge d'instruction chargé de l'affaire, lequel, sur sa demande, lui remit plusieurs ordres d'arrestation *en blanc*.

En cours de route, Bob Harvey avait rendu compte à son chef du résultat de son enquête au War-Office.

Quand il avait demandé aux employés du service téléphonique le nom de la femme qui, vers neuf heures du matin, avait téléphoné à James Nobody, c'est tout juste si on ne lui avait pas ri au nez...

— *Prenez-vous donc le ministère de la Guerre pour un couvent de nones ?* lui avait même demandé un majestueux huissier, sur la poitrine duquel s'étalait une lourde chaîne, insigne de sa fonction.

Et, comme Bob Harvey, impatienté, avait fort irrespectueusement haussé les épaules, l'huissier, outré, l'avait fait expulser « *manu militari* ».

— *Ceci me démontre*, déclara James Nobody à son lieutenant, *lequel était encore tout déconfit de l'aventure, qu'il eût été préférable, à tous les points de vue, que je procède moi-même à cette vérification. Car, un fait demeure : LE COUP DE TÉLÉPHONE. Et, que le veuille ou non le solennel imbécile à qui vous avez eu affaire, c'est bien du ministère que ce coup de téléphone est parti.*

« *Donc, s'il n'a pas été enregistré sur le registre « ad*

hoc», *si les employés nient que cet appel m'ait été lancé, C'EST QUE, AU WAR-OFFICE MÊME, FONCTIONNE UN POSTE CLANDESTIN.*»

— Ce serait terrible ! s'exclama Bob Harvey.

— *Oui, ce serait terrible !* répéta James Nobody ; *mais, d'ores et déjà, il me paraît impossible qu'il en soit autrement. C'est ce dont nous allons nous assurer sur-le-champ...*

S'étant fait annoncer quelques instants plus tard chez le ministre, qui l'accueillit d'autant mieux qu'il ne savait plus à quel saint se vouer, James Nobody le mit au courant des résultats déjà acquis.

Il alla même jusqu'à lui donner, comme prochaine, l'arrestation de Jane Billington...

— *Pourriez-vous, demanda ensuite à l'éminent homme d'État, James Nobody, convoquer immédiatement, et ici même, l'architecte du ministère et le chef du service téléphonique ?*

— Auriez-vous donc un reproche à leur adresser ? demanda lord Douglas Stewart, légèrement inquiet. James Nobody eut un sourire énigmatique...

— *Cela dépendra, répondit-il ; pour l'instant, j'ai une simple question à leur poser.*

— Laquelle ?

— *Je désire savoir, répondit avec placidité le grand détective, OU SE TROUVE ET COMMENT FONCTIONNE LE POSTE TÉLÉPHONIQUE CLANDESTIN INSTALLÉ, PAR LES BOCHES, DANS VOTRE PROPRE BUREAU ?*

Lord Douglas Stewart exécuta un bond formidable sur son fauteuil.

Depuis la veille, il s'attendait à tout, certes, même aux pires calamités. Mais il était loin de supposer, tellement le fait paraissait invraisemblable, que les Allemands avaient osé ce geste : *installer un poste d'écoute, dans ce sanctuaire inviolable qu'est le cabinet de travail du ministre de la Guerre de l'Empire britannique...*

— De qui tenez-vous ce détail ? s'exclama-t-il, dès qu'il eut repris ses esprits.

— *Si vous tenez pour certain qu'il n'est pas d'effet sans cause, répondit James Nobody, vous devez logiquement en déduire que l'effet ne se serait pas produit, si la cause n'avait pas existé.*

— *Or, s'il est établi irréfutablement que, ce matin, j'ai reçu un appel téléphonique provenant de votre poste particulier, il est également établi, — et de*

manière non moins irréfutable, — que votre poste ne m'a jamais lancé pareil appel.

— *Donc, il faut qu'ici même, — OU ? JE N'EN SAIS RIEN, — fonctionne un autre poste qui, pour être clandestin, n'en possède pas moins...*

— Mais alors, interrompit le ministre, consterné, nous allons être couverts de ridicule, nous allons devenir la risée du monde entier !

— *N'exagérons rien !* répondit le grand détective. *Tout d'abord, cet incident n'étant connu que de nous seuls, il ne tient qu'à nous de ne le point divulguer.*

— C'est juste ! fit le ministre, rasséréiné.

— *Ensuite, rien n'est plus simple que de meure les rieurs de notre côté.*

— Comment cela ?

— *En rendant -tout simplement aux Boches la monnaie de leur pièce.*

— Vous en avez le moyen ?

— *Parbleu !* répondit en souriant, James Nobody ; *mais si vous le voulez bien, nous nous occuperons de cela plus tard. Pour l'instant — puisque vous ne voulez mettre personne dans la confidence — nous allons vous et moi, essayer de « repérer » par nos propres moyens, le poste en question.*

Et, après s'être absorbé un instant en lui-même, il reprit :

— *Ne pourriez-vous pas vous procurer un plan du ministère ?*

— J'en ai un ici même, répondit lord Douglas Stewart, que reconfortaient visiblement le calme et la confiance manifestés par le grand détective.

— Voyons ? fit ce dernier.

Et se penchant sur le plan à grande échelle que venait de lui remettre le ministre, il se mit à l'étudier avec minutie, sollicitant, de temps à autre, l'avis de lord Douglas Stewart ou lui faisant préciser certains points de détail.

Soudain, redressant la tête, il demanda :

— *Pouvez-vous me dire où est situé, par rapport à celui-le bureau du chef d'État-major général de l'Armée ?*

— Ce bureau est séparé du mien par un couloir long d'environ trente mètres, qui sert de salle d'attente, dans lequel se tiennent en permanence, à chaque bout, deux huissiers et sur lequel aspectent, à droite et à gauche, les cabinets de travail de nos officiers d'ordonnance respectifs.

Désignant d'un geste du menton l'armoire de fer qui avait été cambriolée la veille, James Nobody poursuivit :

— *Par conséquent, la pièce qui se trouve derrière cette armoire, celle à laquelle elle est adossée, est occupée par l'un de ces officiers ?*

— C'est cela même.

— *Comment se fait-il, dès lors, qu'il ne se soit pas aperçu, — et qu'il ne vous ait pas rendu compte, — des dégâts con-unis chez lui par Jane Billington ?*

— Comment ! s'exclama le ministre, sidéré, c'est Jane Billington qui... James Nobody eut un geste d'impatience...

— *Qui donc voudriez-vous que ce fût, sinon elle ?* interrompit-il ; *mais, pour l'instant, cela importe peu. Ce que je désire savoir, c'est pourquoi cet officier n'a pas donné signe de vie.*

— Cela, je l'ignore, répondit le ministre qui, appuyant sur un bouton du clavier placé sur son bureau, ajouta : — Mais nous allons le savoir immédiatement.

Un huissier ayant répondu aussitôt à son appel, lord Douglas Stewart lui demanda :

— Voulez-vous prier le colonel sir Reginald Sturbey de venir me parler ?

L'air surpris, l'huissier répondit :

— *Sir Reginald Sturbey ? Mais il est en permission, Excellence !*

— Ah ! bah ! Et depuis quand ?

— *Depuis quinze jours exactement, Excellence. On a même profité de son absence pour remettre à neuf son cabinet de travail. Hier encore, les électriciens travaillaient chez lui...*

— *Pour réparer son téléphone, n'est-il pas vrai ?* interrompit James Nobody.

— En effet ! répondit l'huissier.

— *Si je ne me trompe, poursuivit le détective, ces électriciens étaient au nombre de trois : DEUX OUVRIERS ET UN APPRENTI.*

— Exactement.

— *L'apprenti n'est-il pas revenu ce matin dans le cabinet du colonel Sturbey ?*

— Je vous demande pardon, il est revenu pour chercher un outil qu'il avait oublié d'emporter hier.

— *A quelle heure est-il revenu ?*

— Il était environ neuf heures.

— *Parfait ! Je vous remercie, mon ami.*

Quand l'huissier eut disparu, se tournant vers le ministre, James Nobody lui demanda :

— *Eh ! bien, qu'en pensez-vous ? Est-elle assez forte, la mâtine !*

— De quelle mâtine voulez-vous parler ? demanda le ministre, interloqué...

— *Mais de Jane Billington, parbleu !* répondit James Nobody, *n'avez-vous donc pas compris encore que l'apprenti électricien...*

— Eh bien ?

— *Eh bien ! c'était elle !*

— Si ce que vous dites est exact, s'écria lord Douglas Stewart, stupéfait, il faut qu'elle ait un « sacré » toupet ! Car, enfin, pour avoir osé cela...

— *Elle a même osé mieux que cela,* interrompit James Nobody, narquois. *Savez-vous, par exemple, où elle a installé le poste clandestin dont, j'aime à le croire, j'ai été la première et unique victime ?*

— Le sauriez-vous par hasard ?

— *Soyez assuré, mon cher ministre, que le hasard n'a rien à voir dans cette affaire. La déduction seule, m'a guidé et m'a mis sur la trace d'une organisation d'espionnage dont le moins que l'on puisse dire, si toutefois ce que je pressens est exact, est qu'elle constitue le modèle du genre.*

— Oh ! Oh ! Mais alors...

Sans se soucier le moins du monde de l'impression produite sur lord Douglas Stewart par cette stupéfiante déclaration, James Nobody poursuivit :

— *Fort heureusement, je suis intervenu à temps, et là, où certains auraient diagnostiqué le plus effroyable des drames, j'ai découvert la plus amusante des comédies. De sorte que, n'en déplaise à nos irréductibles adversaires, j'ai tout lieu de penser que leur coup d'essai aura pour corollaire le plus lamentable des échecs.*

Tout en parlant, James Nobody, les bras croisés, s'était approché de l'armoire de fer, sur laquelle, maintenant, il rivait son regard...

Lord Douglas Stewart, dont l'émotion confinait à l'angoisse, ne le quittait pas des yeux...

Soudain, James Nobody eut un rire bref, un rire nerveux et quasi convulsif, un rire poignant...

— *Et c'est là, fit-il, en désignant d'un coup d'œil l'armoire de fer au ministre, c'est là tout ce que l'État-major de l'armée britannique a trouvé pour protéger et défendre ses secrets ! Ma parole, on ne saurait être plus naïf. Et, vraiment, je me demande si mieux vaut en rire ou en pleurer !...*

— Mais, il me semble...

— *Il vous semble mal, mon cher ministre, interrompt James Nobody, car si le poste clandestin existe, C'EST DANS CETTE ARMOIRE QU'IL SE TROUVE, ET NON AILLEURS !*

De pâle, qu'il était, l'éminent homme d'État devint blême...

— *S'il en est ainsi, balbutia-t-il, je suis déshonoré à jamais, et il ne me reste qu'un geste à accomplir : OFFRIR AU ROI MA DÉMISSION !*

Ce fut au tour de James Nobody d'être surpris...

— *Déshonoré ? Pourquoi cela ?* demanda-t-il froidement.

— *Parce que j'ai trahi la confiance que le souverain et la nation avaient en moi, et que...*

— *Pardon !* fit le grand détective en interrompant d'un geste lord Douglas Stewart, *cette armoire, est-ce vous qui l'avez fait construire ?*

— *Non pas !* s'écria le ministre, *elle était déjà là quand j'ai pris le pouvoir.*

— *Donc, vous ne sauriez être tenu en rien pour responsable des graves défauts qu'elle comporte.*

— *De quelles défauts voulez-vous parler ?* demanda le ministre, auquel le bon sens et la claire logique de James Nobody, redonnaient quelque espoir.

— *Ne m'avez-vous pas dit, reprit ce dernier et n'ai-je pas constaté moi-même que ce meuble ne pouvait s'ouvrir ou se fermer qu'à l'aide d'un mécanisme secret ?*

— *Certes !*

— *Le secret de ce mécanisme, me l'avez-vous confié ?*

— *Pas que je sache !*

— *Et pourtant,* fit James Nobody en faisant pivoter un fauteuil SURCHARGÉ DE DOSSIERS POUSSIÉREUX, et en donnant ensuite un violent coup de talon sur le sol, *voilà ouverte...*

En effet, un léger déclic s'étant produit, les portes du meuble, glissant sur leurs rainures, s'ouvrirent toutes grandes, offrant à la vue une multitude de dossiers méticuleusement rangés sur les rayons...

Cette fois, lord Douglas Stewart ne put dissimuler sa stupéfaction.

— *Ah ! ça !* s'exclama-t-il, en jetant à James Nobody, un coup d'œil effaré, *seriez-vous donc sorcier, par hasard ?*

— *Pourquoi cette question ?* répondit le grand détective tout hilare.

— *Mais parce que, pour avoir découvert ce secret, il faut...*

— *Il faut raisonner et déduire !* trancha James Nobody. *Point n'est besoin d'être sorcier pour cela ! Il suffit de savoir observer et de tirer, des observations ainsi faites, la leçon qui s'en dégage.*

Et, après avoir embrassé d'un coup d'œil circulaire la pièce, que dominait de sa masse imposante la lourde armoire de fer, il poursuivit :

— *A vrai dire, rien n'était plus simple ni plus aisé, que de découvrir ce secret, et cela, tout bonnement, parce qu'il était fonction du bel ordonnancement de votre cabinet de travail, dans lequel, la plus soignée des ménagères ne trouverait pas, — SAUF EN UN SEUL POINT, le moindre grain de poussière.*

« *D'autre part, le bouton actionnant le mécanisme secret, ne pouvant se trouver à la portée du premier venu, il eût été illogique de le chercher parmi ceux dont les têtes émergent du clavier placé sur votre bureau, et encore moins parmi ceux qui, çà et là, commandent l'installation électrique.*

« *Par contre, votre bureau étant « fait » tous les matins avec un soin dont je ne puis que féliciter votre huissier, il est évident que si ce dernier a négligé de débarrasser ce fauteuil et les dossiers qu'il supporte, de la couche vénérable de poussière qui les recouvre, c'est parce que vous lui en avez donné l'ordre formel.*

« *Or, ne vous en déplaise, ce détail, qui ne pouvait pas ne pas frapper l'observateur que je me flatte d'être, — offusque la vue et détonne étrangement dans un ensemble aussi harmonieux.*

« *Ce fauteuil constitue une anomalie, que souligne, si j'ose dire, la présence des dossiers.*

« *En effet, quand on place ainsi sur un siège, à portée de la main, des dossiers dont la suscription dénote l'importance, c'est qu'on éprouve le besoin de les compulsier fréquemment.*

« *Ils ne sauraient donc être couverts de poussière, et encore moins de toiles d'araignées.*

« *Et, si je puis me permettre une comparaison, ce malencontreux fauteuil, qui dépare ainsi votre bureau, se peut assimiler à une verrue placée au centre d'un beau visage.*

« *Or, s'il est extrêmement facile de se débarrasser d'une verrue, il est plus facile encore de nettoyer un meuble.*

« *Donc, pour que ce meuble demeure en l'état déplorable où il se trouve actuellement, il faut qu'il y ait une raison majeure.*

« *Quelle raison ?*

« *Il était aisé de conclure...*

Lord Douglas Stewart avait écouté avec une attention passionnée le grand détective qui, guidé par le raisonnement seul, mais servi par un sens merveilleux de l'observation, avait découvert ce secret d'importance, vitale pour le pays...

L'admiration qu'il ressentait pour cet homme de génie s'en était accrue d'autant.

Mais déjà, James Nobody reprenait :

— *Dès hier, mon cher ministre, après avoir examiné ce meuble, j'avais conclu à une effraction simulée.*

« *Pourquoi ?*

« *Parce que dans l'impossibilité où elle s'est trouvée d'ouvrir le meuble, PUISQUE HUMPHREY BADGES EN IGNORAIT LE SECRET, Jane Billington a dû tourner la difficulté.*

— *C'est en défonçant le mur de la chambre voisine et en découpant ensuite, au chalumeau oxydrique, la paroi métallique interne de l'armoire, qu'elle est parvenue-jusqu'aux dossiers qu'elle convoitait, et dont Humphrey Badges lui avait indiqué la position exacte dans l'armoire.*

— C'est formidable ! s'exclama le ministre.

— *Oui, c'est formidable !* répéta James Nobody, *mais il y a mieux. Mettant à profit l'absence de sir Réginald Sturbey, elle a eu l'ingénieuse idée de brancher sur votre poste téléphonique une nouvelle ligne qui, grâce au microphone amplificateur que voici, lui aurait permis d'entendre et d'enregistrer, non seulement vos communications téléphoniques, mais aussi la moindre de vos conversations.*

Tout en soliloquant de la sorte, James Nobody indiquait au ministre bouleversé par cette nouvelle découverte, un minuscule microphone que dissimulait l'un des montants extérieurs de l'armoire...

Et en véritable humoriste qu'il était, James Nobody termina sa lumineuse démonstration par ces mots :

— *Ainsi que vous le voyez, mon cher ministre, c'était simple et de bon goût...*

— Simple, je vous le concède, répondit lord Douglas Stewart en souriant, mais, de bon goût, c'est discutable. Je me permets de trouver, au contraire, que cette plaisanterie est d'un goût déplorable. Aussi vais-je donner des ordres pour que ce poste d'écoute indésirable soit immédiatement démoli.

— *Gardez-vous en bien !* s'écria James Nobody.

— Pourquoi cela ? fit le ministre surpris.

— *Mais parce que c'est ce poste d'écoute qui, seul note relie actuellement à Jane Billington.*

— C'est juste !

— *C'est en suivant les fils qui partent d'ici que, fatalement, nous aboutirons à l'endroit où se terre cette femme infernale.*

Et, avec un sourire qui en disait long, le grand détective ajouta :

— *Téléphonez, au contraire ! Parlez à perdre haleine ! Donnez-lui cette impression que rien de ce qu'elle a fait ici n'a été découvert par nous. Plus vous serez disert, mieux cela vaudra car, tandis que vous parlerez et qu'elle vous écoutera, moi, j'agirai...*

C'est sur ces derniers mots que les deux hommes se quittèrent.

Mais James Nobody n'avait pas encore quitté le cabinet de travail du ministre que ce dernier, accroché à son appareil, lançait d'une voix tonitruante des ordres, dont le moins que l'on puisse dire est qu'ils bouleversèrent les fonctionnaires de son département...

Où James Nobody fait d'intéressantes, mais bien décevantes découvertes.

Comme bien on pense, Bob Harvey n'était pas demeuré inactif, tandis que son chef conférait avec lord Douglas Stewart.

Suivant en cela les ordres précis qui lui avaient été donnés par le grand détective, il avait procédé à diverses constatations, vérifié certains faits qui, pris isolément, n'offraient qu'une importance relative, mais qui, coordonnés à d'autres renseignements, allaient permettre à l'enquête de faire un grand pas...

Après avoir invité d'un geste discret Bob Harvey à le suivre, James Nobody rentra directement à l'Intelligence service où, dès son arrivée, avant même de s'enquérir des résultats obtenus par Bob Harvey au War-Office, il se fait communiquer les rapports des agents chargés d'enquêter sur les deux individus signalés à son attention par M. Dominique Valdacci.

Ces rapports l'édifièrent pleinement.

L'un de ces individus, *Hermann Liebner*, était Allemand ; l'autre, *Wladimir Constantinowitch Grosky*, était Russe.

Ils étaient affiliés l'un et l'autre à l'« Indépendant Labour Party » et, bien que n'ayant pas d'antécédents judiciaires — en Grande-Bretagne, tout au moins — ils n'en étaient pas moins connus de la police, laquelle, jugeant leurs agissements suspects, les surveillait étroitement.

On ne leur connaissait pas de ressources avouables et, pourtant, ils vivaient largement, fréquentant les cafés et les restaurants les mieux cotés de la capitale, dépensant sans compter.

Étant donné le milieu où ils vivaient de préférence on les avait suspectés pendant un moment, de se livrer à la traite des blanches ; mais les enquêtes les mieux conduites, n'avaient rien donné de probant à cet égard.

Par contre, le cercle où ils se rendaient chaque soir était connu comme un tripot que la police aurait fermé depuis longtemps, s'il n'avait pas été considéré par elle comme la meilleure des « souricières ».

Liebner et Grosky vivaient là comme chez eux, jouant avec frénésie et faisant parfois des différences énormes qu'ils réglait « rubis sur l'ongle » avec le « sourire ».

Ils se donnaient l'un et l'autre pour des fils de famille, dont l'exil était uniquement dû à leurs opinions politiques, ce qui, en dépit du train de vie fastueux qu'ils menaient, leur valait le plus courtois des accueils dans les milieux révolutionnaires de Londres où, de temps à autre, ils daignaient faire leur apparition.

Lue avec soin, leur correspondance n'avait rien révélé d'anormal jusqu'ici. Quant à leurs propos, s'ils étaient nettement communistes, ils ne dépassaient guère en violence ceux des chefs avoués de ce parti.

Et le rapport concluait avec philosophie :

« Ne pouvant poursuivre ceux-ci, on est bien obligé de tolérer ceux-là. »

James Nobody, à la lecture de cette dernière appréciation, ne put maîtriser son indignation...

— *Voilà une tolérance que je ne saurais admettre en aucun cas ! s'écria-t-il, outré.*

Se tournant vers Harry Smith, il ajouta :

— *Je tiens ces deux hommes pour éminemment suspects et, EN ATTENDANT MIEUX, vous allez immédiatement provoquer contre eux un décret d'expulsion.*

— Quel motif dois-je invoquer ? demanda avec placidité Harry Smith.

James Nobody réfléchit une seconde puis, en marge du rapport, d'un geste, il écrivit :

« Suspects au point de vue national. A expulser sans délai si, toutefois, l'enquête en cours ne révèle aucun fait pouvant être retenu contre eux. »

— Voilà qui suffira, fit-il, en tendant à son secrétaire le rapport ainsi annoté.

Puis, s'adressant à Bob Harvey :

— Veuillez, je vous prie, lui dit-il, faire savoir à l'inspecteur William Surrey que je désire lui parler.

Ce dernier se présenta aussitôt.

— *Si mes souvenirs sont exacts, lui dit James Nobody, avant que d'entrer à l'Intelligence service, vous étiez ouvrier électricien.*

— En effet, chef.

— *Alors vous me paraissez tout désigné pour mener à bien la mission que je vais vous confier.*

Et, partant de ce principe, qu'un ordre n'est bien exécuté que s'il a été bien compris, le grand détective exposa longuement l'affaire du War-Office à son collaborateur.

Dès qu'il eut acquis la certitude que ce dernier la possédait à fond, il lui demanda de découvrir l'endroit où aboutissaient les fils qui partaient du cabinet de lord Douglas Stewart.

— *Cette mission vous agrée-t-elle ? insista-t-il, et vous sentez-vous de taille à aboutir ?*

William Surrey eut un sourire...

— *Je ne sais rien de plus facile au monde,* répondit-il simplement.

— *Méfiez-vous !* précisa James Nobody, *nous avons affaire à forte partie et, vous éprouveriez une déception, que je n'en serais pas autrement surpris.*

Et après avoir souhaité bonne chance et prompt succès à son collaborateur, il le congédia.

Consultant ensuite sa montre, il s'écria, tout en jetant un coup d'œil désolé à Bob Harvey, lequel s'était déjà remis au travail :

— *Diable ! il va être midi. Voilà une matinée qui, si elle m'a paru courte, n'en a pas moins été bien employée. Cependant, avant que d'aller déjeuner, je voudrais bien savoir si votre enquête au War-Office a confirmé mes déductions.*

— *En tout et pour tout, chef,* répondit Bob Harvey ; *non seulement les bandits ont opéré, ainsi que vous l'aviez pressenti, dans le cabinet de travail du colonel Reginald Sturbej, mais, par surcroît, c'est de ce même bureau que Jane Billington vous a téléphoné ce matin.*

— Vous êtes sûr de cela ?

— *J'ai relevé deux de ses empreintes digitales sur l'ébonite des écouteurs.*

— Elles peuvent dater d'hier.

— *Point, car, hier, je m'en suis assuré, ses complices et elle ont « travaillé » avec des gants. C'était du travail bien fait d'ailleurs ; il n'en restait pas de trace. Pour s'apercevoir que la muraille a été percée et l'armoire de fer ouverte par derrière, il faut le savoir. Les moellons, la tapisserie, tout a été remis en place.*

— Parfait ! Et l'huissier en question ?

— *C'est bien lui, chef, qui était de garde au standard...*

— Par conséquent, il vous a menti quand il a déclaré que, ce matin, il n'avait transmis aucune communication téléphonique. Quels sont les autres renseignements le concernant ?

Bob Harvey consulta ses mots, puis il répondit :

— *Cet huissier se nomme John Bugles et est originaire de Dublin.*

— *De même que Jane Billington, constata, sans autrement insister, le grand détective.*

— Pure coïncidence, sans doute, répondit Bob Harvey qui poursuivit :

— *John Bugles a accompli son service militaire aux grenadiers de la garde. Il a été récemment libéré avec le grade de sergent. Fort bien noté et chaudement recommandé par son colonel, il a été nommé huissier au ministère de la Guerre, il y a trois mois environ. On l'y considère comme un excellent employé, accomplissant avec zèle et ponctualité les fonctions qui lui sont dévolues...*

Impatienté, James Nobody haussa les épaules...

— *Humphrey Badges aussi, maugréa-t-il, était considéré comme un employé modèle ; il n'en était pas moins un traître avéré.*

Bob Harvey eut un sourire...

— *A propos d'Humphrey Badges, déclara-t-il, j'ai obtenu un renseignement qui peut avoir son intérêt.*

— De quoi s'agit-il ?

— *Il paraît que John Bugles et lui étaient au mieux, et qu'ils tenaient fréquemment de longs conciliabules. D'autre part, j'ai appris que c'était toujours à John Bugles que le secrétaire du ministre confiait le soin de porter, aux adresses indiquées, certaines lettres...*

— Quelles lettres ? interrompit avec vivacité James Nobody.

— *Si j'en crois les « potins » du ministère, la plupart d'entre elles étaient adressées à des femmes...*

— *C'était donc un Lovelace, un don Juan, que cet Humphrey Badges ?* s'exclama James Nobody, qui ajouta aussitôt :

— *Bien entendu, vous n'avez pas pu vous procurer l'adresse des femmes en question ?*

— *Non, chef,* répondit Bob Harvey, *car, pour ce faire, il m'eût fallu procéder à l'interrogatoire de l'huissier John Bugles. Or, n'étant porteur d'aucun mandat régulier, ceût été risqué. Mais, j'ai pu me procurer mieux que cela...*

— Quoi donc ?

— *Le propre agenda de John Bugles ; celui sur lequel il était tenu de noter, au jour le jour, le motif et la durée de ses absences.*

— Décidément, mon cher Bob, fit James Nobody, tout joyeux, votre conversation s'avère pleine d'intérêt.

— *Plus, peut être, que vous ne le supposez,* répondit, en riant également, Bob Harvey, *car, si je ne m'abuse, les adresses qui, en regard de certaines initiales, figurent sur ce registre pourraient bien être celles auxquelles vous faisiez allusion tout à l'heure.*

Du coup, James Nobody reprit tout son sérieux...

— *Voyons ?* fit-il, en prenant des mains de Bob Harvey, le minuscule agenda que celui-ci lui tendait.

Longuement, il l'examina, s'arrêtant à chacune des mentions portées sur la ligne, les comparant à d'autres qu'il venait de lire, s'assurant si ces mêmes mentions ne figuraient pas plus loin...

L'une d'elles, par cela même que, EN L'ESPACE D'UN MOIS, ELLE FIGURAIT QUATORZE FOIS SUR LE REGISTRE, attira plus spécialement son attention.

Elle était ainsi conçue :

« L'huissier John Bugles à l'honneur de rendre compte que, d'ordre de M. Humphrey Badges, il s'absente pour aller porter une lettre chez M^{lle} Jenny Barnspite, 16, Piccadilly Circus.

Et, aussitôt, il fut frappé de ce fait que LES INITIALES DE JANE BILLINGTON ET DE JENNY BARNSPITE étaient les mêmes.

— *By Jove !* s'exclama-t-il, *cette fois, il ne peut s'agir d'une coïncidence !*

Et, après avoir fait part de sa découverte à Bob Harvey et à Harry Smith :

— *En route ! les gars,* leur dit-il, *nous déjeunerons*

un autre jour. Pour l'instant, nous avons mieux à faire. Vous allez alerter la brigade⁽¹⁾, et vous viendrez me rejoindre là-bas où, en vous attendant, je vais déblayer le terrain.

Déjà, il se préparait à partir — car, chez cet homme extraordinaire, l'action suivait immédiatement la décision — quand, dans le cabinet de travail, William Surrey fit irruption...

— Ça y est, chef! fit-il, j'ai trouvé! Les fils qui partent du bureau du ministre aboutissent...

— Piccadilly Circus, n° 16, n'est-il pas vrai? interrompit James Nobody, en souriant.

William Surrey, le regarda, stupéfait...

Puis, vexé de s'être dérangé inutilement, il s'écria:

— Puisque vous le saviez, pourquoi m'avoir envoyé là-bas? Vous ignorez, sans doute, que j'ai failli y laisser ma peau!

— Oh! Oh! s'exclama James Nobody, vaguement inquiet; ceci mérite explication. Que s'est-il donc passé?

— Il s'est passé, répondit l'inspecteur, que, quand, suivant mon fil conducteur, je suis arrivé devant la maison en question, je n'ai pu y pénétrer qu'en boxant un lieutenant de pompiers, deux ou trois policemen et autant d'« abrutis » qui voulaient m'empêcher de passer.

— Et pourquoi ces gens-là intervenaient-ils ainsi contre vous?

— Pourquoi? Mais parce que la maison était en flammes, parbleu!

— En flammes!

— Mais oui, en flammes! Je puis même vous certifier que, à l'heure actuelle, il ne doit pas en rester lourd. C'est tout juste si je n'ai pas reçu la toiture sur la tête. Elle s'est effondrée, au moment même où, ma mission terminée, je sortais de la maison.

— Il n'y a pas de victimes?

— Pas que je sache; les locataires et leurs domestiques étant partis en auto pour le Derbyshire, une heure à peine avant que n'éclatât le sinistre.

Et, naïvement, il ajouta:

— En voilà qui peuvent se vanter d'avoir eu le « nez creux »!

N'étant pas de ceux que décourage un échec temporaire, James Nobody reçut le coup sans broncher.

1 — La brigade que commandait James Nobody se composait de seize hommes qui, tous, avaient servi avec lui au front. On l'appelait: « la brigade des as ».

Mais, s'il l'« encaissa » admirablement, il n'en tira pas moins les déductions qu'il comportait.

Évidemment, Jane Billington et ses amis avaient été prévenus qu'autour d'eux se resserrait le cercle policier et, supposant avec juste raison qu'ils n'auraient pas le temps de soustraire, aux investigations de la police, les preuves de culpabilité que devaient constituer les documents accumulés par eux à Piccadilly Circus, ils avaient confié au feu le soin de les détruire.

Mais, en même temps qu'il détruisait ces documents, ces archives, le feu détruisait également une installation que James Nobody pressentait coûteuse et dotée de l'imposant matériel qu'exige une centrale d'espionnage, laquelle, pour pouvoir fonctionner, nécessite des bureaux, des laboratoires, des ateliers de photographie, un service téléphonique et, aussi, un poste émetteur et récepteur de télégraphie sans fil.

Donc, si l'échec était patent, avéré, il n'en était pas moins compensé par les pertes matérielles que, de toute évidence, avait subies l'adversaire.

Une installation de cette importance ne s'effectue pas en un jour. Il avait fallu des années pour la mettre au point.

Or, en moins d'une heure, l'enquête effectuée par William Surrey n'avait pas excédé ce laps de temps: tout avait été anéanti.

La perte s'avérait irréparable et, pour que, résolument, l'ennemi se soit résigné à la subir, il fallait qu'il y ait été contraint et forcé...

Mais, par qui donc avait-il été aussi exactement renseigné sur les projets du grand détective?

Et surtout, comment avait-il pu les déjouer avec cette prodigieuse rapidité?

Par qui? se demanda James Nobody...

« Mais par John Bugles, parbleu!

« N'a-t-il pas assisté ce matin aux investigations faites au War-Office par Bob Harvey?

« Et, s'étant aperçu de la disparition de son registre, n'en a-t-il pas tiré les conclusions qui s'imposaient?

« Ceci me confirme dans cette idée que je me trouve devant une organisation disposant d'immenses moyens d'action et ayant les ramifications les plus étendues.

« Si je veux « AVOIR » les bandits dont elle se compose, il faut que je les gagne de vitesse...

« Assez de tergiversations. Des actes!

Prenant alors, dans l'un des tiroirs de son bu-

reau, un mandat d'amener, il en remplit les « blancs » et, s'adressant à Bob Harvey :

« Vous allez vous rendre immédiatement au War-Office, lui dit-il, et vous vous assurerez de la personne de l'huissier John Bugles que, d'ores et déjà, j'inculpe de haute trahison.

— Où devrai-je l'écrouer ? s'enquit Bob Harvey, que cette décision ne surprit nullement.

— Ici même, répondit James Nobody, dans l'une de nos cellules de sûreté. Vous l'y ferez garder à vue. Je l'interrogerai à mon retour.

Se tournant ensuite vers Harry Smith et William Surrey qui, impassibles, attendaient ses ordres ; James Nobody leur dit, tout en se levant :

— Nous allons aller tous les trois à Piccadilly Circus, afin de voir ce qui s'y passe. Je suis certain que nous y ferons, sinon des découvertes intéressantes, tout au moins du bon travail...

Où James Nobody sent sa raison chanceler.....

Dès leur arrivée à Piccadilly Circus, les trois hommes constatèrent que le désastre était plus grand encore qu'ils ne se l'étaient imaginé.

Du splendide hôtel particulier qui, hier encore dressait en cet endroit sa façade orgueilleuse, il ne restait plus que des décombres noircis que, maintenant, noyaient les pompiers...

Tenue à distance par un service d'ordre rigoureux, une foule immense considérait ce spectacle navrant, tout en se livrant aux commentaires les plus osés.

S'étant fait « reconnaître », James Nobody et ses deux collaborateurs franchirent sans la moindre difficulté les barrages policiers et s'avancèrent vers le lieu du sinistre.

— Mais, s'écria soudain le grand détective, n'est-ce point dans cette maison qu'habitaient Glover and Sons, les grands antiquaires de Regent Street ?

— Ils y habitaient autrefois, en effet, avant la guerre, répondit William Surrey : mais, d'après ce que j'ai appris ce matin, elle était occupée depuis quatre ans environ par un vieux gentilhomme du Derbyshire, sir Harry Barnspite et par sa famille.

— Nombreuse, la famille ?

— Deux fils et une fille.

— Mariés ?

— Les fils, oui ! La fille, non !

— Combien de domestiques ?

— Une douzaine, environ.

— Dix-huit personnes en tout, alors ?

— Non pas, répondit William Surrey en souriant car, en plus, il y avait quatre secrétaires, deux chauffeurs, un chimiste, deux électriciens et un jardinier.

— Un jardinier ? Mais je ne vois pas de jardin !

— Non ! Mais il y avait des serres, lesquelles étaient remarquables, m'a-t-on dit.

— Et le chimiste ? A quoi pouvait-on bien l'employer ?

— A en croire les gens que j'ai interrogés, sir Harry Barnspite était une sorte de vieux fou qui passait le plus clair de son temps dans son laboratoire où, paraît-il il se livrait à de mystérieuses recherches concernant la transmutation des métaux. Son aide-chimiste, un Allemand du nom de Hermann Liebner, prétendait...

— Hermann Liebner ! s'écria James Nobody ; vous êtes sûr que Hermann Liebner était en relations avec sir Harry Barnspite ?

— C'est ce que m'ont affirmé les voisins dont certains sont allés jusqu'à prétendre que ce jeune savant était le fiancé de Miss Barnspite.

— Et que pensaient de cette dernière les voisins en question ?

— Pas grand' chose de bon, chef !

— Mais encore ?

— Miss Barnspite est, paraît-il, le type achevé de la jeune fille ultra-moderne. Non seulement elle pratique us les sports, y compris l'aviation, mais elle est toujours par monts et par vaux, rentrant à des heures impossibles il lui est même arrivé de dé-coucher — et traînant toujours à sa suite une multitude de soupirants.

— Que dit de cela le fiancé ?

— Il a l'air de s'en moquer royalement.

— Et tout ce monde-là : patrons, employés, domestiques, est parti ce matin en auto pour le Derbyshire ? Mais, dites donc, ce départ n'a pas dû passer inaperçu !

William Surrey eut un singulier sourire...

— D'autant plus, répondit-il lentement, que si j'en crois le mercier du coin, il ressemblait plutôt à une fuite...

— Le mot est de lui ?

— Textuellement, chef !

— En ce cas, sa conversation doit être fort ins-

tructive. Voulez-vous que nous allions lui rendre visite ?

— A vos ordres, chef!

Après avoir jeté un dernier coup d'œil sur la maison incendiée et s'être rendu compte qu'il eût été vain d'effectuer — pour le moment, tout au moins — une perquisition au milieu de ces ruines calcinées et fumantes, James Nobody, toujours accompagné de ses deux collaborateurs, se dirigea vers la maison du mercier, lequel, précisément, se trouvait sur le pas de sa porte et pérorait à perdre haleine.

Un public nombreux l'entourait, qui buvait ses paroles...

Il en résulta que James Nobody n'eut même pas à se présenter. Il se borna à écouter...

— *Contrairement à l'avis du boulanger et du charcutier mes voisins, clamait le digne commerçant, j'ai toujours considéré comme des individus louches et même suspects les gens qui habitaient et fréquentaient cette maison. Et leurs propriétés, au lieu de se trouver dans le Derbyshire, seraient situées dans les environs de Berlin, que cela ne me surprendrait pas autrement.*

— C'est là une supposition gratuite! fit quelqu'un...

— *Une supposition gratuite!* s'indigna le mercier; *une supposition gratuite!* Alors que ces gens-là — ainsi ils eussent dû éviter de le faire si, comme nous, ils avaient été de fidèles et loyaux sujets de Sa Majesté britannique — n'utilisaient, entre eux, que la langue allemande!

— La langue allemande ?

— *Oui, monsieur!* continua le mercier; *la langue allemande! J'en prends à témoin tous les fournisseurs de sir Barnspite. Mais, il y a mieux...*

— Quoi donc ? intervint James Nobody.

— *Vous savez, poursuivit le commerçant que, dernièrement, Londres et sa banlieue ont été le théâtre d'un simulacre de guerre aérienne. On peut même dire que la défense s'est montrée au-dessous de tout et que la plupart d'entre nous auraient été pulvérisés, si, au lieu d'être anglais, les avions agresseurs, avaient été allemands.*

— Ceci reste à démontrer ! fit le grand détective, dont l'interruption recueillit l'approbation générale...

— *Quoi qu'il en soit,* reprit le mercier, en lui lançant, un regard courroucé, *m'étant rendu le lendemain chez sir Barnspite pour livrer une commande*

à la lingerie, en passant devant la salle à manger, j'ai surpris une conversation qui m'a pleinement édifié sur le genre d'occupations auquel se livrait le vieux gentilhomme.

— A ce point-là ?

— *Oui, Monsieur!* A ce point-là, s'écria le mercier, furieux d'être ainsi interrompu. *Savez-vous, en effet, ce que disait à Miss Jenny, sa fille, sir Barnspite ?*

— Nous le saurons quand nous vous l'aurez appris, répondit James Nobody, au milieu des rires de l'assistance.

Sans se démonter, le commerçant poursuivit :

— *Il lui disait en substance : « CES MANŒUVRES AÉRIENNES ONT ÉTÉ FORT INTÉRESSANTES, MAIS CE QUI SERAIT PLUS INTÉRESSANT ENCORE, CE SERAIT DE SE PROCURER LES RAPPORTS LES CONCERNANT.*

— Vous êtes sûr d'avoir entendu cela ? s'exclama James Nobody, vivement intéressé cette fois. Le mercier eut un sourire...

— *J'ai même entendu la réponse que fit Miss Jenny à cette déclaration,* ironisa-t-il.

— Ah ! Ah ! Et, cette réponse, peut-on la connaître ?

— *Pourquoi pas ? Je n'ai rien à cacher, moi surtout à vous !*

James Nobody tressaillit...

Fixant le mercier, lentement, il lui demanda :

— Pourquoi, surtout à moi ?

— *Parce que, en ma qualité de policeman en retraite, je vous connais fort bien et que, cela étant, je sais en présence de qui je me trouve.*

Et, avant que James Nobody ait eu le temps d'intervenir, ôtant la calotte qui recouvrait son crâne dénudé, le mercier s'écria, mais en s'adressant à la foule cette fois :

Savez-vous, ladies and gentlemen, à qui, moi, très humble, j'ai l'honneur de parler en ce moment ? L'homme que voilà et devant lequel je m'incline respectueusement...

— Voulez-vous vous taire ! fit James Nobody, furieux d'être ainsi livré en pâture à la foule.

— ... *L'homme que voilà,* poursuivit, en s'exaltant de plus en plus le mercier, *n'est autre que James Nobody, l'une de nos gloires nationales, la terreur des « Huns »* (1) *le plus grand détective des*

1 — On sait que nos amis britanniques, voyant les dévastations qu'ils commettaient pendant la guerre, avaient donné aux Allemands le surnom de « Huns » en

temps passés, présents et futurs! C'est pourquoi, ladies and gentlemen, je vous convie à pousser un triple Hourra en l'honneur de ce grand homme et de l'équipe des «as» dont il a le commandement!

— *Hip! Hip Hip! Hourra!* s'écria à trois reprises différentes la foule enthousiasmée, tandis que James Nobody, s'efforçait, mais vainement de se soustraire à cette glorieuse autant qu'importune manifestation.

— *Que le diable emporte le vieux bavard!* maugréait-il, tout en serrant au hasard les mains qui, de toutes parts, se tendaient vers lui.

Il dut même se résigner — au fait, était-ce bien de la résignation? — à embrasser une délicieuse midinette qui, plus hardie ou plus délurée que les autres, tendait vers lui sa frimousse de gamine effrontée...

A cette vue, ce ne fut plus de l'enthousiasme que manifesta la foule, ce fut du délire.

Et, pour mettre un terme à l'ovation qui montait ainsi vers lui, le grand policier n'eut d'autre ressource que de se réfugier dans la boutique du mercier, lequel, tout confus de cet honneur, se multipliait en courbettes et en salutations.

— *Vous pouvez vous vanter d'en avoir fait du propre!* lui lança James Nobody, furieux. *Comment voulez-vous, maintenant que tout le monde me connaît dans le quartier, que j'y poursuive mon enquête?*

Et, comme le mercier, se rendant compte, mais trop tard, de la bévue qu'il avait commise, se taisait, confus...

— *Me ferez-vous la grâce, tout au moins, pour suivre James Nobody, de m'apprendre que répondit, relativement aux rapports sur les manœuvres aériennes, miss Jenny Barnspite à son père?*

Le ton, quoique toujours sévère, s'était adouci; aussi, le mercier, rassuré, s'empressa-t-il de répondre:

— *Mes souvenirs sont très précis. La réponse qu'elle fit à son père est la suivante, textuellement: «VOUS N'AVEZ AUCUNE CRAINTE A AVOIR À CE SUJET, MON CHER COLONEL, ÉTANT DONNÉES MES RELATIONS AU WAR-OFFICE, J'OBTIENDRAI CES RAPPORTS AVEC LA PLUS EXTRÊME FACILITÉ.»*

— Vous avez entendu cela, textuellement? s'exclama James. Nobody, stupéfait...

— *Je vous en donne ma parole d'honneur!*

— Je vous crois! Et, que se passa-t-il ensuite?

souvenir des guerriers d'Attila.

Le mercier réfléchit une seconde puis, il répondit:

— *Très surpris d'avoir entendu cette jeune fille donner à son père ce titre de colonel auquel, à ma connaissance du moins, il n'a aucun droit, je m'approchai de la porte sur la pointe des pieds et, j'entendis le «colonel» poser à sa fille cette seconde question:*

— VOUS CROYEZ QU'HUMPHEY BADGES VOUS REMETTRA CES DOCUMENTS?

— J'EN AI LA CERTITUDE ABSOLUE! répondit-elle; NOUS LE TENONS TROP BIEN POUR QU'IL REFUSE DE NOUS LES LIVRER!

James Nobody, maintenant, ne cherchait plus à dissimuler la stupeur qu'il éprouvait...

— *C'est formidable, ce que vous m'apprenez là!* s'exclama-t-il enfin. *Vous êtes sûr d'avoir entendu prononcer ce nom?*

— Quel nom?

— *Celui d'Humphrey Badges?*

— *J'en suis d'autant plus sûr que je connais parfaitement le personnage,* répondit avec placidité le mercier; *il venait tous les soirs chez sir Barnspite.*

— Tous les soirs?

— *Certes! Il lui arrivait même d'y passer la nuit; tant et si bien que les mauvaises langues du quartier, — et Dieu sait s'il y en a! — répétaient à qui voulait les entendre que miss Barnspite était bel et bien sa maîtresse.*

Dans la rue, le bruit s'était calmé; une escouade d'agents de police, prévenue par Harry Smith, ayant dégagé les abords de la boutique.

Maintenant, le grand détective s'était tu...

Classant dans son cerveau les renseignements que venait de lui donner son interlocuteur, il les passait au crible...

Soudain, il demanda:

— *Puisque vous étiez son fournisseur, vous connaissiez, de vue, tout au moins, miss Jenny Barnspite?*

— J'ai même eu l'occasion de m'entretenir très souvent avec elle, répondit le mercier en souriant.

Tirant alors de son portefeuille le portrait de Jane Billington, le grand détective poursuivit:

— *Peut-être alors pourrez-vous me dire à qui ressemble la personne que voici:*

Sans la moindre hésitation le digne commerçant répondit:

— *Aucun doute n'est possible! CE PORTRAIT EST CELUI DE MISS BARNSPITE.*

— Vous pourriez en témoigner en justice ? insista James Nobody, en lançant un coup d'œil satisfait à ses deux collaborateurs qui, muets, mais vivement intéressés, assistaient à cet interrogatoire.

Prenant la photographie des mains de James Nobody, le mercier l'examina attentivement.

Machinalement, il la retourna...

Et alors, il aperçut la dédicace...

— *J'en pourrais témoigner d'autant plus aisément*, répondit-il alors, *que, non seulement la ressemblance est parfaite, mais que le texte qui figure au dos de cette photographie est, sans aucun doute ni contestation possible, de la main même de miss Jenny.*

— Comment pouvez-vous affirmer cela ? fit James Nobody.

— *Parce que je possède, ici-même, des centaines d'autographes provenant de cette demoiselle*, précisa le mercier. *C'est elle, en effet, et non la lingère, qui rédigeait ses bons de commande. Et de ces bons, j'en ai à profusion.*

— Pourriez-vous m'en montrer quelques-uns ?

— *Je ne sais rien de plus facile*, répondit le mercier qui, ouvrant son classeur à la lettre B, en tira quelques papier ; qu'il tendit ensuite au détective.

— *Aucune contestation n'est possible, en effet*, constata ce dernier, dès qu'il eut examiné ces papiers. *L'écriture est la même.*

Et, après s'être absorbé une seconde en lui-même, il reprit :

— *Mais, dites-moi, comment se fait-il, puisque vous vous êtes rendu compte de la gravité des propos échangés entre sir Barnspite et sa fille, que vous n'avez pas cru devoir les signaler à qui de droit ?*

Le commerçant eut un sourire amer...

Puis, haussant les épaules, il répondit :

— *N'ayant rien de mieux à faire, puisque, hélas ! je suis veuf, je vais faire, tous les soirs, ma petite partie dans un café des environs où fréquentent également quelques notabilités du quartier, fonctionnaires, commerçants, industriels, parmi lesquels figure, en bonne place, M. Longwood, le commissaire de notre arrondissement, un brideur émérite, mais un célibataire endurci...*

— Eh ! bien ; mais dans ce cas, il fallait le prévenir ! interrompit James Nobody.

— *C'est ce que je me suis empressé de faire le soir même du jour où j'avais enregistré ces propos,*

poursuivit le mercier. *Mais, M. Longwood n'en a tenu aucun compte...*

— Comment cela ? fit James Nobody, surpris...

— *Non seulement, il n'en a tenu aucun compte*, répondit le mercier, *mais il me traita de vieux bavard et me déclara tout net que, me croyant atteint d'« espionnite » aiguë, il me conseillait fort d'aller voir un médecin. Vous comprenez que, dans ces conditions, je me suis bien gardé d'insister.*

— C'est étrange, murmura James Nobody, songeur ; Longwood est pourtant un policier d'élite. Pourquoi, dès lors, a-t-il négligé un renseignement de cette importance ?

— *Parce qu'il était reçu chez ces gens-là, parbleu !* s'écria le mercier qui, si bas qu'eût parlé James Nobody, n'en avait pas moins entendu sa réflexion.

— *Oh ! Oh !* fit le grand détective, en rivant ses yeux sur ceux du commerçant ; *décidément, vous me paraissez en savoir long sur cette affaire.*

Confus, l'autre répondit :

— *Que voulez-vous, on occupe son temps comme on peut. Par ces temps de vie chère, la clientèle se raréfie. Cela vous procure des loisirs. Or, à quoi les employer, sinon à observer ce qui se passe autour de soi ?*

— Très juste ! concéda James Nobody, sur les lèvres duquel cette déclaration par trop naïve amena un sourire.

Et, comme il avait des lettres, il ajouta :

— N'est-ce point le bon Là Fontaine qui, certain jour, écrivit : *« car, que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ? »*

— Vous dites ? fit le mercier, éberlué...

— *Rien, mon cher, rien !* répondit James Nobody. *Une simple réminiscence. Donc, vous disiez... ?*

— Ma foi, répondit le mercier, cette histoire de fontaine m'a complètement dérouté. Où en étais-je donc ?

— *Vous me parliez des fréquentations de M. Longwood.*

— Ah ! oui. Eh ! bien, savez-vous ce qui m'a le plus surpris en cette affaire ?

— Elle me semble tellement complexe ; elle offre matière à tant de surprises, que je me saurais préciser, répondit James Nobody, le plus sérieusement du monde

— *Eh ! bien*, reprit le commerçant, *ce qui m'a le plus surpris, c'est de voir M. Longwood — je le croyais plus perspicace, — continuer à fréquenter*

ces gens-là, malgré la dénonciation formelle que j'avais formulée contre eux.

— S'agissait-il bien d'une dénonciation ? Et, ne vous en êtes-vous pas tenu aux généralités ? précisa James Nobody.

— *Il s'agissait bel et bien d'une dénonciation !* affirma avec force le mercier ; *aussi, quand, hier au soir, il est arrivé chez sir Barnspite, en compagnie de M. Humphrey Badges...*

En entendant ces mots, James Nobody sursautait...

— *Hein ! Que dites-vous ?* s'écria-t-il, *vous avez vu M. Humphrey Badges, hier au soir ?*

— *Qu'y a-t-il donc là de surprenant ?* répondit le mercier ; *ne vous ai-je pas dit que telle était son habitude ?*

— *A quelle heure est-il arrivé ?*

— *Il n'est pas arrivé,* précisa l'autre ; **ON L'A AP-PORTÉ.**

— Comment, on l'a apporté ?

— *Mais oui, COMME À L'ORDINAIRE.*

Du coup, James Nobody sentit sa raison chanceler...

— *Ah ! ça, se demanda-t-il, effaré, quelle est cette nouvelle histoire ? et où ce brave homme veut-il en arriver ?*

— *Voyons, fit-il, en fixant son interlocuteur, si j'ai bien compris, vous avez dit que d'ordinaire, chaque soir...*

— *J'ai dit, et je le répète,* précisa sans la moindre hésitation le mercier, *que, chaque soir, on rapportait chez M. Barnspite M. Humphrey Badges, abominablement gris.*

— Et, hier soir...

— *Hier soir, il en a été de même. Mais cette fois, contrairement à l'habitude, c'est M. Longwood et non son ami, M. Hermann Liebner, qui l'accompagnait.*

Et, l'air profondément convaincu, il ajouta :

— *Il n'y a pas à dire, pour une « cuite » c'était une belle « cuite ! ».*

Ayant dit, il se tut...

— *C'est tout ce que vous aviez à m'apprendre ?* demanda le grand détective.

— C'est absolument tout !

— *Bien ! En ce cas, veuillez vous habiller. Vous allez me suivre !*

— Vous suivre ? fit le mercier ; et où cela, je vous prie ?

— *Chez M. Longwood, car je tiens pour impossible « à priori » qu'un fonctionnaire aussi éclairé et aussi actif que lui ait commis les fautes énormes dont vous l'accusez...*

Puis se tournant vers ses deux collaborateurs, il leur dit :

— *Vous allez vous rendre immédiatement chez Hermann Liebner et chez Wladimir Constantinowicz Grosky, et vous les mettez en état d'arrestation. S'ils ne sont pas chez eux, établissez une souricière à leur domicile.*

Et, précisant sa pensée, il ajouta :

— **MORTS OU VIFS, IL ME FAUT CES DEUX HOMMES AGISSEZ EN CONSÉQUENCE !**

Où James Nobody trouve à qui parler.....

Dix minutes plus tard, James Nobody qu'accompagnait M. Arthur Banner — ainsi se nommait le digne mercier — sa faisait annoncer chez M. Longwood.

Sachant en quelle haute estime ses supérieurs hiérarchiques, jusque, et y compris le ministre du Home Office (1), tenaient James Nobody, et étant lui-même un admirateur fervent du grand détective, le commissaire vint à la rencontre de ce dernier et, cérémonieusement, l'introduisit dans son bureau.

Mais, chose étrange, il ne prêta pas la moindre attention à M. Banner, lequel, de son côté, semblant ne point le reconnaître, le regardait bouche bée...

Après les salutations d'usage et, dès qu'il eut installé ses visiteurs dans de confortables fauteuils, M. Longwood, s'adressant plus particulièrement à James Nobody, lui demanda en quoi il pouvait bien lui être utile.

Lui désignant d'un geste du menton, M. Banner qui, les yeux ronds et l'air horriblement gêné, ne quittait pas du regard l'honorable magistrat, James Nobody répondit à ce dernier :

— *Je voulais tout simplement vous demander, mon cher collègue, où et quand vous avez fait la connaissance de ce Monsieur ?*

Se tournant vers le mercier, dont l'attitude, maintenant, dénotait l'ahurissement le plus complet, M. Longwood le toisa assez longuement puis, très à l'aise, répondit à James Nobody :

1 — Ministère de l'Intérieur.

— *Je vous avouerai que je ne l'ai jamais tant vu ! Monsieur prétendrait-il le contraire ?*

— *C'est-à-dire, répondit James Nobody, en lançant un coup d'œil sévère à l'infortuné commerçant, qu'il prétend exactement le contraire.*

— *Qui cela ? Moi ?* s'écria le mercier, complètement affolé, *mais je ne connais pas monsieur !*

— *Alors vous m'avez menti ?* constata froidement James Nobody.

— *Moi ? Je vous ai menti ?*

— *Ne m'avez-vous pas dit, tout à l'heure, poursuivit James Nobody, que, non seulement M. Longwood ici présent était un de vos amis, mais que, en outre, tous les soirs, vous faisiez votre partie ensemble ?*

— *Mais, monsieur n'est pas M. Longwood !* s'écria le mercier avec assurance. *M. Longwood porte toute sa barbe ; or, monsieur est glabre. M. Longwood est de taille moyenne, et monsieur mesure au moins deux mètres. M. Longwood, de même que tous les Irlandais, parle avec un léger accent, et monsieur s'exprime, au contraire, avec correction...*

Et, avec un entêtement comique, le digne commerçant répéta :

— *Je puis affirmer sur l'honneur que monsieur n'est pas M. Longwood.*

Comprenant que M. Banner, dont la bonne foi était évidente, avait été l'objet d'une mystification, les deux policiers se regardèrent en souriant..

— Au fond, j'aime mieux cela, déclara James Nobody à son confrère, car l'attitude qu'on vous prêtait était anormale à ce point qu'elle autorisait toutes les suppositions, même les pires.

Et, au commissaire dont, maintenant, le sourire avait disparu, le grand détective fit part des accusations dont il avait été l'objet.

Puis, se tournant vers M. Banner, qui l'avait écouté avec la plus extrême attention :

— *Ces accusations, vous les maintenez, n'est-il pas vrai ?* lui demanda-t-il.

— Non seulement je les maintiens, s'écria ce dernier, mais j'exige une enquête.

— *Soyez sans aucune crainte à cet égard, lui répondit M. Longwood, l'enquête sera faite et bien faite. N'y suis-je pas intéressé au premier chef ?*

Et, attirant à lui son bloc-notes, il poursuivit :

— *Comment s'appelle la taverne où, d'habitude, vous rencontrez ce... monsieur ?*

— Le « Royal Anchor » (1), répondit M. Banner.

1 — « Lancre royale »

— *Vers quelle heure y vient-il ?*

— Vers 10 heures.

— *Est-il seul ou accompagné ?*

— Il est toujours seul.

— *Quand l'y avez-vous vu pour la dernière fois ?*

— Avant-hier.

— *Bien ! Cela me suffit, puisque, déjà, vous m'avez donné son signalement...*

Se tournant ensuite vers James Nobody, qui s'apprêtait à prendre congé, il ajouta :

— *Il va de soi, mon cher collègue, que je vous tiendrai au courant des suites que comportera cette affaire, à laquelle, — vous pouvez en être assuré — je vais consacrer toute mon attention.*

— J'allais vous le demander, répondit en souriant le détective.

Après quoi, ayant souhaité bonne chance à M. Longwood, il le quitta, le laissant en tête à tête avec le mercier, qui n'était pas encore revenu de sa surprise...

*
* *

Pendant son absence, les événements s'étaient multipliés à « Intelligence Service ».

Appréhendé sans la moindre difficulté, John Bugles, avait été écroué dans l'une des cellules du rez-de-chaussée où, une heure plus tard, étaient venus le rejoindre Hermann Liebner et Wladimir Constantinowitch Gorsky, lesquels, au contraire, avaient opposé une résistance farouche, désespérée, aux policiers chargés de les arrêter.

Après leur incarcération, leur attitude était demeurée si menaçante que, en l'absence de James Nobody, Harry Smith avait ordonné qu'on leur passât la camisole de force et qu'on les mît aux fers.

Bavant, écumant, proférant les pires injures à l'adresse de leurs adversaires, ils gisaient, maintenant, sur les dalles de leur cachot, hors d'état de nuire...

D'autre part, Bob Harvey, qui ayant téléphoné dans toutes les directions pour signaler la fuite de Jane Billington et de ses complices, parmi lesquels devait se trouver le colonel Hoffmann, — *celui-là même qui, sous le nom de sir Arthur Barnspite, se faisait passer pour le père de cette femme infernale,* — venait de recevoir un renseignement d'importance capitale.

De Croydon, en effet, où se trouve situé le plus grand aéroport britannique, on lui avait signalé que trois voyageurs, dont le signalement concordait en tous points avec ceux de Jane Billington, du colonel Hoffmann et de M. Humphrey Badges, étaient arrivés en automobile, vers 11 heures du matin et que, après avoir affrété un avion rapide, ils étaient partis à destination de Tempelhof.

Au reçu de cette nouvelle, Bob Harvey n'avait pas hésité.

S'étant rendu au War Office, il avait obtenu de lord Douglas Stewart l'autorisation de lancer à la poursuite des fugitifs une escadrille d'avions de chasse, laquelle était partie de Croydon une heure après l'avion frété par les espions.

Ceux-ci avaient été rejoints à la limite même des eaux allemandes et, maintenant, on les ramenait à Croydon sous bonne escorte.

En recevant ces nouvelles qui, cependant, eussent dû le combler de joie, James Nobody hocha la tête d'un air soucieux.

— *Cela me paraît trop beau pour être vrai, déclara-t-il à Bob Harvey ; ces gens-là sont beaucoup trop habiles, pour avoir commis une imprudence pareille. Ou je me trompe fort — et cela me surprendrait, — ou nous les découvrons, terrés, à proximité de nous. Il est si facile de se cacher à Londres. Pourquoi voulez-vous qu'ils aillent ailleurs ?*

Et, frappant amicalement sur l'épaule de son collaborateur, il ajouta :

— *C'est d'ailleurs pourquoi je ne me suis même pas donné la peine de les faire rechercher sur les grandes routes de l'Angleterre, sachant pertinemment qu'on ne les y trouverait pas. J'ai même volontairement omis de faire surveiller la magnifique propriété que possède, aux environs de Stoke, dans le Derbyshire, celle qui se fait appeler miss Jenny Barnspite. C'eût été donner un coup d'épée dans l'eau...*

Bob Harvey, tête basse, la mine déconfitte, avait écouté en silence cette mercuriale.

— J'ai cru faire pour le mieux, murmura-t-il, confus.

— *Certes ! Et je vous en félicite,* reprit James Nobody ; *ce que j'aime en vous, c'est précisément cet « allant », cet esprit d'initiative qui, l'expérience aidant — malheureusement on ne l'acquiert qu'avec l'âge — fera de vous un détective de tout*

premier plan, susceptible de prendre ma succession, un jour venant...

A partir de ce moment, comme pour confirmer les déduction du grand détective, lequel à demi-mort de faim s'était fait apporter un frugal repas qu'il arrosa d'un verre de « claret (1) » d'ailleurs détestable, les coups de téléphone se succédèrent.

De tous les points de l'Angleterre, on prévenait l'« Intelligence service » que les fugitifs avaient été aperçus...

Leur passage était signalé à Hertford, dans les environs de Londres ; à Reading, qui se trouve dans une direction opposée ; à Douvres et à Folkestone, sur la côte ; à Norwich et à Coventry, que séparent 200 kilomètres...

Puis, de New-Quay, un petit port qui se trouve situé dans le pays de Galles, on prévint qu'une barque mystérieuse, ayant plusieurs personnes à bord, avait pris la mer à destination de Carnsore Point, en Irlande...

Enfin, de Derby même, on annonça leur arrivée.

« Quatre vitures automobiles, dont la première était pilotée par sir Arthur Barnspite en personne, affirmait le « Chief constable » de cette ville, avaient traversé en trombe Derby, se dirigeant vers Stoke.

Prenant l'écouteur des mains de Bob Harvey, James Nobody se pencha vers l'appareil.

— *Allo ! fit-il, à qui ai-je l'honneur de parler ?*

— Au Chief constable de Derby ! lui répondit-on.

— *C'est vous qui avez aperçu, au volant de sa voiture, sir Arthur Barnspite ?*

— Non pas ! C'est un de mes agents

— *Eh ! bien, je vous conseille fort de lui acheter une paire de lunettes !*

— Cependant...

— *Assez ! vous dis-je, vous me faites perdre mon temps !*

Et, impatienté, il raccrocha l'écouteur...

C'est à ce moment précis que se fit annoncer, M. Dominique Valdaci.

James Nobody donna l'ordre de l'introduire aussitôt et, se portant à sa rencontre les mains tendues, il lui donna un double *shake-hands*, dont l'ancien commissaire spécial devait longtemps se souvenir.

Après quoi, l'ayant invité à s'asseoir, il le remer-

1 — Vin du Languedoc, provenant de la propriété infâme du grand-père de Lenculus.

cia chaleureusement de son intervention de la veille.

— *N'était-elle pas indiquée ?* répondit simplement M. Valdacci, *et n'est-il pas de notre devoir de nous entr'aider ?*

— *Très juste !* fit James Nobody, en souriant, *il n'en demeure pas moins que je vous dois la capture de deux individus, dont le moins que l'on puisse dire est qu'ils sont suspects au premier chef.*

— Vous pouvez même affirmer que ce sont deux bandits de la pire espèce, déclara froidement M. Valdacci.

— *Comment cela ?* fit James Nobody, surpris, *les connaissiez-vous par hasard ?*

L'ancien commissaire spécial eut un singulier sourire...

— *Dès ce matin,* répondit-il, *tout en acceptant la cigarette que lui tendait le grand détective, j'ai fait ma petite enquête et, comme' bien vous pensez, je n'ai éprouvé aucune peine à identifier ces deux misérables.*

— Parbleu !

— *Après quoi, j'ai demandé par téléphone, rue des Saussaies⁽¹⁾, si, par hasard, on n'y possédait pas un dossier les concernant. Un quart d'heure plus tard, la réponse me parvenait.*

— Elle était concluante ?

— *Vous allez en juger !*

Et, sortant de son portefeuille une note sténographiée, l'ancien commissaire spécial la traduisit ainsi qu'il suit :

1° HERMANN VON LIEBNER :

« Bien qu'il appartienne à la noblesse, cet individu se fait appeler Hermann Liebner, dédaignant ainsi sa particule.

« Il a servi pendant la guerre, dans l'un des régiments de la garde. Fait prisonnier sur le front russe, il a été interné à Cronstadt, où, sur les ordres du haut commandement allemand, il est demeuré après le traité de BrestLitowsk, ce qui permet de supposer que, dès cette époque, il appartenait au service allemand d'espionnage, installé en Russie par le général Hoffmann. (NE PAS CONFONDRE AVEC LE COLONEL DU MÊME NOM, LEQUEL, TOUJOURS, APPARTIENT ÉGALEMENT À CE SERVICE).

« Hermann von Liebner s'affilia au parti communiste russe et, sous le nom de Serge Yaroslawoff, en-

tra au service de la Tchéka, dont il devint l'un des agents les plus actifs et les plus sanguinaires.

« Après avoir accompli un stage au commissariat de l'Intérieur, il fut envoyé en mission spéciale à Berlin, où le plus clair de sa besogne consista à munir de fausses pièces d'identité des milliers d'indésirables, dont la plupart opèrent dans les pays de l'Entente.

« Serait actuellement chargé d'une mission spéciale en Grande-Bretagne.

— Voilà ce qui concerne le premier de ces messieurs, fit M. Valdacci, qui poursuivit aussitôt

2° WLADIMIR CONSTANTINOWITCH GROSKY

« Appartient à l'aile gauche du parti communiste russe depuis le début de la révolution.

« S'est fait remarquer et craindre par sa cruauté et, est soupçonné d'avoir participé à l'assassinat de la famille impériale.

« Est considéré comme l'un des agents les plus énergiques et les mieux doués de la Tchéka, et est d'autant plus à redouter que, pour lui, la vie humaine ne compte pas.

« Se vante couramment d'avoir « exécuté » plus de mille cc ennemis du prolétariat ».

« Très dangereux.

« A été signalé récemment, comme résidant à Londres, où il effectuerait une mission pour le compte du service allemand d'espionnage.

« Est également connu sous le nom de Wladimir Boritcheff.

Maintenant, l'ancien commissaire spécial s'était tu...

— Voilà, fit James Nobody, *des renseignements qui complètent admirablement ceux que je possédais déjà concernant ces deux individus, et je vous sais un gré infini d'avoir bien voulu me les communiquer.*

— C'était la moindre des choses.

— *Malheureusement,* poursuivit James Nobody, *la perquisition effectuée à leur domicile, après leur arrestation, n'a rien donné. On n'a rien découvert qui soit de nature à formuler contre eux une accusation précise.*

M. Valdacci eut un nouveau sourire...

— *Parce que là où ces perquisitions ont été effectuées,* répondit-il avec calme, *ne se trouvait pas le véritable domicile de ces messieurs.*

— *Oh ! Oh !* s'exclame James Nobody, *que cette réponse surprit au plus haut point, seriez-vous*

1 — C'est au 11 de la rue des Saussaies, à Paris, que sont installés les services de la Sûreté générale.

mieux documenté que moi à cet égard ? Et dois-je conclure à l'incurie de mes agents ?

— *Je vous supplie de n'en rien croire !* s'exclama M. Valdacci, *car si je possède ce renseignement, je le dois, non à mon habileté, mais bien au plus invraisemblable des hasards.*

Et, comme James Nobody le regardait, intrigué, il poursuivit :

— *Je vous ai dit, tout à l'heure, que je m'étais livré à une petite enquête sur les faits et gestes, les tenants et les aboutissants, de ces deux misérables. Cette enquête, je l'ai voulue aussi complète et aussi documentée que possible.*

« *Étant donné leur passé, pressentant tout ce qu'avaient de trouble leurs occupations actuelles, je m'étais posté, dès neuf heures du matin, devant le domicile de Grosky, lequel selon moi, est le plus dangereux de ces deux bandits.*

« *Une maison en construction, mais aux trois quarts achevée, constitua pour moi le meilleur des postes d'observation car, me voyant circuler un mètre en mains et prendre des mesures çà et là, les ouvriers, me prenant soit pour un métreur, soit pour le commis de l'architecte, ne s'inquiétèrent nullement et me laissèrent agir à ma guise.*

« *Or, il se trouva que, m'étant penché à l'une des fenêtres du troisième étage de cet immeuble, je m'aperçus que, de cette fenêtre, je dominais l'appartement occupé, en face, par Grosky, lequel, tel un ours en cage, allait et venait, tournant en rond, dans son cabinet de travail.*

« *De temps à autre, il se penchait au dehors, l'air anxieux,*

« *Soudain, je le vis ébaucher un geste de satisfaction. Débouchant en quatrième vitesse d'une rue voisine, une puissante limousine vint s'arrêter à sa porte. Dans l'homme qui la pilotait, je reconnus alors Hermann Liebner.*

« *D'un geste impérieux, il invita Grosky à descendre, ce que ce dernier fit aussitôt, non sans s'être emparé sur la table de son cabinet de travail de deux lourdes serviettes bourrées de documents.*

« *Il est à peine besoin de vous indiquer que je fus dans la rue en même temps que lui, et que, dès qu'ils démarrèrent, mon auto les suivit.*

— *Et ils ne s'en sont pas aperçus !* s'exclama le grand détective que ce récit passionnait visiblement. Gouailleur, M. Valdacci répondit.

— *Qu'avaient-ils à redouter, je vous le demande, du lourd camion-auto de chez Maple and C^o qui,*

conduit par deux livreurs revêtus de l'uniforme de cette maison bien connue, les suivait, tanguant et roulant, à courte distance ? Et comment auraient-ils pu se douter que ce véhicule, lourd à souhai, recelait en son capot un moteur de 60 C. H., auprès duquel le leur, faisant figure de parent pauvre, se pouvait apparenter à de la « roupie de sansonnet ».

— *Vous êtes tout simplement renversant !* fit James Nobody, avec une conviction, un élan, qui allèrent droit au cœur du vieux policier français.

Et comme ce dernier se récriait

— *Mais, ajouta le grand détective, qu'était-ce que cette voiture, et d'où la teniez-vous ?*

M. Valdacci lui jeta un coup d'œil malicieux et, après avoir hésité une seconde, il répondit

— *Cette voiture est de mon invention. Elle a été établie d'après mes plans, par la maison Héro-Koutza, et est agencée de telle sorte que, mes deux secrétaires et moi, pouvons-nous y installer très confortablement.*

— Ah ! Bah !

— *Pendant la journée, elle constitue selon les nécessités du moment, un cabinet de travail, qu'on peut aisément transformer en salle à manger à l'heure des repas. Pendant la nuit, elle devient une chambre à coucher fort présentable, grâce aux couchettes mobiles qui, boulonnées à droite et à gauche, sur les parois mêmes de la voiture, se baissent ou se lèvent à volonté.*

« *Je crois inutile d'ajouter que cette voiture, que conduisent à tour de rôle mes deux secrétaires, nous dispense d'aller à l'hôtel, et nous permet de passer partout inaperçus.*

— Vos deux secrétaires appartiennent-ils à la police ?

— *Ils en ont fait partie autrefois, alors que, moi-même, j'étais en activité de service. Mais, quand j'ai pris ma retraite, ils ont démissionné pour me suivre.*

Et, sans transition, il ajouta

— *Vous savez, sans doute, à quoi j'occupe actuellement mes loisirs ?*

— *Non seulement je l'ignore, répondit en souriant James Nobody, mais je me serais bien gardé de solliciter vos confidences à cet égard. Toutefois, je suppose que vous vous occupez toujours d'affaires de police.*

— *En effet,* répondit M. Valdacci, *je dirige actuellement le SERVICE DES RENSEIGNEMENTS fondé*

par l'ASSOCIATION INTERNATIONALE ANTI-COMMUNISTE DE GENÈVE, ce qui me vaut D'ÊTRE ACCRÉDITÉ AUPRÈS DE TOUS LES GOUVERNEMENTS, y compris ceux qui ont « reconnu » le gouvernement des Soviets.

James Nobody tressaillit...

A ses yeux, le vieux bonhomme, qui, assis en face de lui, venait de faire avec la plus exquise simplicité cette révélation inattendue, prenait des proportions énormes.

Maintenant, il se souvenait...

Bien qu'il ne s'occupât pas spécialement de questions politiques, il n'en avait pas moins été amené lors d'un de ses précédents voyages en Russie (1), à prendre position contre la Tchéka, en laquelle s'incarne l'odieux régime des Soviets.

Et il se rappelait que les chefs de cette organisation de tortionnaires et de bourreaux tenaient pour extrêmement redoutables le Comité directeur de cette Association et le Service des renseignements fondé et entretenu par elle.

De nombreux agents de la Tchéka, envoyés par elle à l'étranger, étaient partis qui n'étaient pas revenus et, à Moscou, on attribuait ces disparitions mystérieuses à ce Service des renseignements, dont le chef, quoique inconnu, se révélait ainsi un adversaire avec lequel, désormais, il faudrait compter.

Et voilà que, aujourd'hui, sans que rien lui ait laissé pressentir cet événement, ce chef mystérieux, CE MAÎTRE POLICIER, se manifestait à lui, sans même conserver cet « incognito », qui constituait sa principale force et la meilleure des sauvegardes.

Cette marque d'estime, — qui était également une preuve de confiance, — ne pouvait pas ne pas toucher l'homme au grand cœur qu'était James Nobody.

Aussi s'en expliqua-t-il nettement et en des termes tels que, ne pouvant dissimuler son émotion, M. Valdacci lui répondit :

— *Bien qu'ayant pleinement conscience de ne mériter en rien les éloges que vous venez de me décerner, ainsi que la haute opinion que vous avez de mes modestes talents, je n'en demeure pas moins très ému d'être jugé de la sorte par un homme devant la maîtrise duquel on ne peut que s'incliner.*

Ceci dit, l'ancien commissaire spécial poursuivait :

— *Des hommes comme nous, ayant mieux à faire*

qu'à se prodiguer de mutuels coups d'encensoir, nous allons, si vous le voulez bien, en revenir à l'affaire qui nous occupe.

Et, avec le plus grand calme, il ajouta :

— *Le domicile secret de Liebner et de Grosky, qui est également le point de rassemblement de la bande à laquelle ils appartiennent, est situé exactement au centre du triangle Tulham-Putney-Clapham, c'est-à-dire aux portes mêmes de Londres, à six kilomètres environ de Battersea-Park.*

Négligemment, il précisa :

— *A cet endroit, se trouve une propriété enclose de murs, au centre de laquelle s'élève un pavillon en ruines que fit, jadis, construire lord Straford, mais qui, depuis la mort de ce dernier, demeure inhabitée. C'est là que vous trouverez, EN MÊME TEMPS QUE JANE BELLIGTON ET SES COMPLICES, LES DOCUMENTS SUR LESQUELS ILS ONT FAIT MAIN BASSE HIER, au War-Office.*

Du coup, James Nobody ne put dissimuler la stupéfaction qu'il éprouva du fait de cette déclaration.

— *Vous êtes sûr de cela ?* s'écria-t-il, sidéré.

— *Parbleu !* répondit posément M. Valdacci, *s'il en était autrement mes hommes que j'ai postés autour de la propriété m'auraient déjà prévenu.*

— *Mais, comment avez-vous appris que « le coup » avait été fait par Jane Billington ?*

Le vieux policier français eut un sourire énigmatique...

— *Au cours de mon enquête, j'ai appris bien d'autres choses encore,* répondit-il, paisiblement, *au surplus, — IRMA STAUB, MISE À PART (2), connaissez-vous beaucoup de femmes autres, qui soient capables de tenter et de réussir un coup pareil ?*

— *Vous avez connu Irma Staub ?* s'exclama James Nobody, dont l'ahurissement allait croissant...

— *Non seulement je l'ai connue,* répondit M. Valdacci, *mais je sais aussi que c'est grâce à vous qu'elle a été mise hors de combat. J'avoue, d'ailleurs, que je n'aurais pas mieux fait !*

— *Et dire,* s'exclama James Nobody, *dépité, que j'ignorais jusqu'à l'existence de cette Jane Billington ! D'où le connaissez-vous donc ? Et de quel bouge infâme provient-elle ?*

La réponse vint aussitôt, formidable...

1 — Lire à ce sujet : *La Vierge rouge du Kremlin.*

2 — Lire : *En Missions spéciales*, du même auteur.

— C'EST POUR ELLE, C'EST POUR METTRE UN TERME A SON ACTIVITÉ NÉFASTE, fit le vieux policier français, QUE JE SUIS EN ANGLETERRE !

— *Oh ! Oh !* s'écria James Nobody, ravi au possible, *mais alors, nous avons partie liée Nous allons pouvoir travailler de concert !*

— *Soyez assuré que je ne demande pas mieux,* répondit M. Valdacci, *soucieux, car nous ne serons pas trop de deux pour venir à bout de cette femme infernale...*

De cela, les deux maîtres policiers allaient faire, une fois de plus, la dure expérience...

En effet, quand, à la tête de la brigade des « as », ils arrivèrent à « Tempest-Lodge » (1), le pavillon s'avéra plus désert que jamais.

Jane Billington et sa bande avaient disparu...

Par contre, bien en évidence, sur la table de la salle-à-manger, se trouvait le billet que voici, et dont la teneur, mit en rage le grand policier :

« Jane Billington, tout en se rappelant au bon souvenir de James Nobody, se permet, à son tour, une citation :

« RIEN NE SERT DE COURIR, IL FAUT PARTIR À TEMPS ».

« Persuadée de la vérité de cet axiome, Jane Billington sa hâte de le mettre en pratique, ce qui la désole d'autant plus, qu'elle se souvient fort bien du rendez-vous qui lui avait été fixé, — À TANTÔT ! — par James Nobody.

Froissant avec rage ce billet, James Nobody le jeta à terre...

— *Ainsi,* s'écria-t-il, *furieux, cette gredine nous échappe encore !*

— *Qui sait ?* répondit M. Valdacci qui, l'air vivement intéressé, examinait attentivement un détail de la boiserie...

Où James Nobody et sa brigade l'échappent belle.....

— Que regardez-vous là ? demanda James Nobody, en s'avancant vers lui.

Sans perdre de vue le point qu'il fixait, le vieux policier français lui répondit :

— *Je vais vous le dire ; mais, auparavant, veuillez me permettre une question.*

— *Laquelle ?*

1 — Ainsi s'appelait la propriété en question.

— *Saviez-vous que, sous cette maison, il existât des souterrains ?*

— Vous dites ?

— *Je dis que, puisque Jane Billington et ses complices sont entrés ici et que, — sauf Liebner et Grosky, — ils n'en sont pas ressortis, il faut bien qu'ils se trouvent quelque part, ici même.*

— *Certes !* fit James Nobody, *songeur, à condition, toutefois, qu'ils y soient entrés...*

Lui montrant le billet qu'il venait de jeter à terre.

— *N'avez-vous donc pas remarqué,* lui répondit avec calme, M. Valdacci, *QUE L'ENCRE DE CE BILLET ÉTAIT ENCORE FRAICHE, ce qui démontre qu'il a ÉTÉ ÉCRIT ICI PAR JANE BILLINGTON ELLE-MÊME, et non pas apporté du dehors par un de ses complices.*

— *C'est exact !* constata James Nobody, qui, après avoir ramassé le billet, avait pu se rendre compte de l'exactitude du fait.

— *Donc, la propriété étant cernée par vos hommes, il est hors de doute que ces derniers auraient aperçu Jane Billington et ses complices, s'ils avaient tenté de s'enfuir. Puisque, — APPAREMMENT TOUT AU MOINS, — ils n'en ont rien fait, il faut où qu'ils soient ici, CACHÉS EN QUELQUE COIN, où QU'ILS SE SOIENT ENFUIS, EN UTILISANT QUELQUE ISSUE SECRÈTE.*

— *C'est là logique même !* murmura James Nobody, en jetant autour de lui un regard soucieux.

— *Or,* reprit M. Valdacci, *si j'ignore totalement où se trouvent, et cette cachette et l'issue secrète qui la dessert, par contre, je sais pertinemment qu'elles existent. Voici comment j'ai acquis cette certitude.*

« Quand, ce matin, j'ai appris que cette maison était connue dans le pays sous le nom de « Tempest-Lodge », j'ai voulu savoir pourquoi on l'avait appelée ainsi.

« En effet, d'habitude, en Angleterre surtout, on ne donne pas un nom aussi rébarbatif à une maison de campagne qui, pour être aujourd'hui en ruines, n'en fut pas moins autrefois, si nous en jugeons d'après ce qui en reste, coquette et plaisante à souhait.

« Et, alors, j'ai appris que « Tempest-Lodge » avait été — il y a vingt-quatre ans de cela, — le théâtre d'un drame, aussi épouvantable que mystérieux.

« Un beau matin, ses domestiques avaient découvert lord Stratford, le dernier propriétaire de cette maison, gisant au milieu d'une mare de sang, un poignard planté en plein cœur.

« Quoique âgé, le vieux gentilhomme, fidèle aux traditions de l'avant-dernier siècle, n'avait pas « dé-télé » et, de temps à autre, il arrivait à Tempest-Lodge, — qui, à cette époque, je m'empresse de vous le dire, portait un tout autre nom, en compagnie d'une nouvelle conquête.

« Fort riche, très généreux, il obtenait des succès d'autant plus faciles qu'il ne s'adressait qu'à des femmes faisant le commerce de leurs charmes, partant, très accessibles.

« Fut-il assassiné par l'une de ces femmes, ou par l'un de leurs amants ? On ne le sut jamais, la police n'ayant pas réussi à identifier l'auteur de ce crime que, en désespoir de cause, elle dut se résoudre à classer.

« On n'en avait pas moins conclu, — aucun vol n'ayant été commis, — à une vengeance.

« Quoi qu'il en soit, les choses en restèrent là.

Ayant allumé une cigarette, l'ancien commissaire spécial, poursuivit :

— Elles en restèrent là, jusqu'à ce matin tout au moins car, VOUS pensez bien que, profondément troublé par ce mystère, sur lequel venait se greffer celui que nous essayons de percer actuellement, il me devenait impossible de m'en désintéresser.

« Laisant, ainsi que je VOUS l'ai dit tout à l'heure, mes deux secrétaires en surveillance ici, je me rendis immédiatement à Scotland-Yard où, grâce aux nombreuses et excellentes relations que j'y possède, j'obtins, on ne peut plus aisément, communication du dossier relatif à l'assassinat de lord... BILLINGTON-STRATFORD.

— Comment ! s'écria James Nobody, que ce nouveau coup de théâtre émut profondément, ce lord s'appelait Billington ? Voilà qui est vraiment étrange !

— C'est ce que je me permis de penser, fit, en souriant, M. Valdacci qui ajouta.

— Comme bien vous le supposez, une telle découverte ne pouvait me laisser indifférent ; aussi, voyant que je disposais encore de deux heures, avant de me rendre au, rendez-vous que vous n'aviez fixé, je me plongeai résolument dans l'étude de ce dossier. Dès l'abord, j'acquis cette conviction que l'enquête avait été conduite avec une négligence que je m'abstiens de qualifier. A dire le vrai, on aurait voulu étouffer l'affaire, qu'on ne s'y serait pas pris autrement.

« Il n'en demeure pas moins que trois faits s'imposèrent aussitôt à mon attention.

1° Tempest-Lodge avait été construit sur l'emplacement même qu'occupait autrefois un couvent, ou plutôt, un monastère de Cordeliers. Il avait même fallu combler des souterrains, dont l'un, au moins, communiquait avec la Tamise, afin de donner des bases solides au nouvel immeuble.

2° Les domestiques de lord Stratford, affirmant que leur maître employait une issue secrète pour entrer et sortir de sa maison, l'enquête en concluait logiquement que cette issue devait se trouver dans l'un de ces souterrains, conservé à cet effet.

3° Le meurtrier de lord Stratford, ayant pu entrer et sortir sans être aperçu des domestiques, il fallait ou qu'il soit arrivé en compagnie du lord, ou qu'il connût l'issue secrète.

« L'inspecteur chargé de l'enquête ajoutait également :

« L'un des domestiques, le valet de chambre Patrick o'Donnel, M'A CERTIFIÉ QUE L'ENTRÉE DE CE SOUTERRAIN DEVAIT SE TROUVER DANS LA SALLE À MANGER, puisque dès que son maître manifestait sa présence à Tempest-Lodge, c'est de l'intérieur de cette pièce, où il n'aurait pu pénétrer en aucun cas sans être vu, s'il était normalement venu de l'extérieur, QU'IL APPELAIT SES DOMESTIQUES, à l'aide d'une sonnette.

M. Valdacci fit une pause comme pour donner à James Nobody le temps d'examiner les données du problème qu'ils avaient à résoudre puis, en homme sûr de son effet, il poursuivit :

— Or, cette salle à manger est la pièce même où nous sommes actuellement et si, vraiment, il existe un souterrain à Tempest-Lodge, c'est ici et non ailleurs qu'il doit déboucher.

— C'est l'évidence même ! murmura James Nobody, qui avait suivi, avec la plus extrême attention et l'intérêt le plus évident, le lumineux exposé que venait de faire l'ancien commissaire spécial.

— D'où je conclus, termina ce dernier, que trois des murs de cette pièce, donnant sur des pièces voisines, soit sur le corridor qui conduit au vestibule, L'ENTRÉE DE CE SOUTERRAIN DOIT NORMALEMENT SE TROUVER DANS LE QUATRIÈME MUR, lequel donne sur l'extérieur et dont le lierre qui le recouvre dissimule mal l'anormale épaisseur.

« Pour nous en assurer, d'ailleurs, il n'est que d'ap-

puyer sur la moulure que voici, laquelle, ainsi que vous le voyez, diffère essentiellement des autres.

Joignant le geste à la parole, M. Valdacci appuya sur l'un des ornements qu'il désignait ainsi à l'attention de son illustre confrère.

Celui-ci qui, s'attendait à tout, même au pire, depuis qu'il avait mis les pieds dans ce repaire de brigands, voulut s'opposer à ce geste.

Mais, son intervention se produisit trop tard...

Semblant sourdre des profondeurs de la terre, une explosion, que ponctuèrent des cris de douleur et des râles d'agonie, retentit, la maison oscilla sur ses bases et, lourdement, la muraille, — au pied de laquelle apparut, béante, l'entrée du souterrain, — s'abattit sur les deux policiers.

En même temps sortant du souterrain, une fumée âcre et d'une extrême densité envahit la pièce où venait de se produire cette catastrophe, rendant irrespirable l'atmosphère, et interdisant par cela même, aux hommes de James Nobody, de se porter au secours de leur chef et de son ami..

Maintenant, groupés sur le seuil de la porte, ils regardaient, consternés, mais impuissants, cette scène de désolation...

Pour eux, aucun doute n'était possible: James Nobody et Dominique Valdacci gisaient, réduits en bouillie, sous les décombres...

Soudain, ils tressaillirent...

Dans le souterrain, venaient de retentir des coups de feu...

Et, aussitôt après ils perçurent un appel...

Puis, lointaine, MAIS CALME ET SEREINE, une voix — LA VOIX DE JAMES NOBODY, — s'éleva ...

— Eh! bien! les gars, clama-t-elle, me laissez-vous toute la besogne à faire? N'êtes-vous donc plus la brigade des « as s? Et le danger vous fait-il peur à ce point que vous n'osez venir me rejoindre?

— Le chef! s'écrièrent-ils d'une seule voix, c'est le chef qui appelle!

Cette fois, ils n'hésitèrent plus...

Bravant la fumée et les relents pestilentiels qui s'en dégagèrent, l'un après l'autre, ils s'engouffrèrent dans le souterrain, tenant d'une main leur lampe électrique et de l'autre leur revolver.

De temps à autre, sur leur passage, un éboulement se produisait, et plus d'un reçut sur la tête quelque intempestif moellon.

Mais, de cela, ils n'avaient cure...

Guidés par la voix de leur chef qui, maintenant,

leur parvenait distincte, ils allaient droit devant eux, sans calculer le danger bien qu'ils le pressentissent imminent et tapi dans l'ombre traîtresse qui les environnait de toutes parts.

Le danger?

Brutalement, il se précisa...

Au moment même où ils aperçurent James Nobody qui, accroché à une lourde herse de fer, s'efforçait de la soulever pour s'ouvrir un passage derrière eux, manœuvrée par d'invisibles mains, une seconde herse surgit du sol, leur barrant ainsi le chemin du retour.

Y compris son chef, la brigade des « as » était prisonnière!

Ayant constaté le fait, le grand détective ne sourcilla même pas.

Bien mieux: il se permit un sourire...

Et, tandis que, calmes et silencieux, ses hommes se rangeaient autour de lui, attendant ses ordres, simplement, il leur déclara.

La souricière était bien tendue, camarades. Soyez assurés que de plus malins que nous s'y seraient laissés prendre. Mais, des hommes comme nous, ne se capturent pas ainsi. Ayant tout prévu, MÊME CELA, mes dispositions étaient prises en conséquence. Je vais les appliquer.

Martelant ses mots, il poursuivit

— Encore que nous ne courrions aucun risque, il n'en convient pas moins de prendre certaines précautions. Vous allez éteindre vos lampes et vous allonger sur le sol. Surtout, quel que soit le bruit que vous entendiez, ne bougez pas avant que je ne vous ai en donné l'ordre. Est-ce compris?

— C'est compris, chef! répondirent-ils d'une seule voix.

— Parfait!

Et s'adressant à William Surrey:

— Vous avez la trousse? lui demanda-t-il.

— Parbleu! répondit l'autre.

— En ce cas, allons-y!

Autour d'eux, l'obscurité s'était faite...

Se tenant par la main, étouffant jusqu'au bruit de leurs pas, les deux hommes s'avancèrent en silence, vers la seconde herse; celle qui s'était fermée la dernière.

Bientôt, ils l'atteignirent.

Longuement, ils la palpèrent...

— Je pense que deux cartouches suffiront, n'est-il pas vrai? demanda enfin James Nobody à son collaborateur.

— C'est assez mon avis.

— Bien ! Veuillez me les remettre et, tandis que je les fixerai aux barreaux de la herse, vous ajusterez le cordeau Bickford, aux détonateurs.

Deux minutes plus tard, le dispositif était en place...

— *Attention !* dit James Nobody à ses hommes, *je vais faire sauter la herse. Dès que la déflagration se sera produite, vous guidant sur, la lueur de ma lampe, vous viendrez vers moi un par un, dans le plus grand ordre. Afin qu'aucune erreur ne se produise, — D'AUTRES QUE NOUS POUVANT SE TROUVER DANS LE SOUTERRAIN, — j'effectuerai une fois seulement le signal lumineux n°3. C'est compris ?*

Les hommes ayant répondu affirmativement, le grand détective pria William Surrey d'aller les rejoindre ; après quoi, ayant mis le feu au cordeau, il s'accroupit sur le sol, recroquevillé sur lui-même.

Aussitôt, l'explosion se produisit, formidable...

Arrachée de ses alvéoles, barreaux tordus et traverses en compote, la lourde herse bascula et s'abattit sur le sol, au milieu d'une pluie de matériaux.

Violamment plaqué contre la muraille par l'énorme déplacement d'air qui suivit la déflagration, James Nobody crut avoir les membres brisés...

Mais, le sentiment du devoir aidant ; il eut tôt fait de réagir.

Ne se devait-il pas de donner l'exemple à tous ?

N'ÉTAIT-IL PAS LE CHEF ?

Aussi, maîtrisant les souffrances qu'il endurait et qui tenaillaient sa chair meurtrie, donna-t-il sans plus tarder le signal convenu.

Un par un, ainsi qu'il l'avait ordonné, ses hommes défilèrent devant lui.

Quand le dernier fut passé, James Nobody le suivit...

Et, quand il parvint à la lumière du jour, quand, sortant du souterrain, il pénétra dans la salle à manger aux trois-quarts démolie, il s'aperçut que ses hommes, ceux-là-même qu'il venait de sauver, les yeux rivés sur lui, LE REGARDAIENT AVEC ÉPOUVANTE.

S'approchant de ce qui restait de la glace posée sur la cheminée, James Nobody se pencha vers elle.

Et, alors, il comprit...

EN MOINS D'UNE HEURE, SES CHEVEUX, JADIS D'UN NOIR DE JAIS, ÉTAIENT DEVENUS BLANCS..., d'un blanc de neige...

Où James Nobody s'apprête à livrer bataille.....

Ceci mérite explication...

Ceux qui, en effet, pour avoir lu les magnifiques exploits de James Nobody et qui, par cela même, ont appris à connaître et à admirer cet homme extraordinaire, admettront difficilement que l'émotion ressentie par lui l'ait transformé à ce point.

Comment un homme comme lui, dont le passé était fait de lutttes incessantes et de perpétuels combats, avait-il pu vieillir ainsi de dix ans en moins d'une heure ?

Rien n'est plus aisé que d'expliquer ce phénomène... C'est que cette fois, en effet, le grand détective n'était pas seul à affronter la mort !

Dans le rude combat qu'il livrait à Jane Billington et à ses complices, toute sa brigade était engagée.

Toute sa brigade ? AUTANT DIRE, TOUS SES AMIS !...

N'était-ce point d'ailleurs pour répondre à son appel, pour l'arracher du gouffre au fond duquel il était descendu, pour traquer ces bandits, qu'ils s'étaient exposés à la plus terrible des morts.

Car, s'ils ignoraient, eux, le sort effroyable auquel il venait de les arracher, lui, du moins, savait à quoi s'en tenir.

N'avait-il pas entendu de ses propres oreilles, alors que, déjà, il était trop tard pour arrêter ses hommes sur le bord de l'abîme, Jane Billington lancer d'une voix rauque l'ordre fatal :

« DÉS QU'ILS SERONT DANS LE PIÈGE, ENTRE LES DEUX HERSES, VOUS OUVRIREZ LES VANNES ! »

Les vannes ?

QUELLES VANNES ?

Et, alors, il s'était souvenu.

Le souterrain dans lequel sa brigade et lui s'étaient si imprudemment engagés, n'aboutissait-il pas à la Tamise ? Quoi de plus simple, en ce cas, que de l'inonder et de noyer ainsi les gens qui s'y trouvaient enfermés ?

Fort heureusement, ainsi que lui-même l'avait déclaré à des hommes quelques instants après, James Nobody avait tout prévu, MÊME CELA !...

Non pas qu'il s'attendît à mourir noyé au fond de quelque souterrain...

MAIS PARCE QUE SACHANT DE LONGUE DATE QU'IL EST CERTAINES IMPASSES DONT ON NE PEUT SORTIR QU'A L'AIDE DE MOYENS APPROPRIÉS, de

longue date également, IL AVAIT DOTÉ SON PERSONNEL DE CES MOYENS.

Il en était résulté que, chaque fois que la brigade se déplaçait, CHAQUE FOIS QU'ELLE PARTAIT EN EXPÉDITION, elle emportait avec elle un matériel qui, quoique réduit à sa plus simple expression, n'en était pas moins susceptible de répondre à tous les besoins.

De même que les soldats qui, lorsqu'ils entrent en campagne, emportent, fixés sur leur havre-sac ou suspendus à leur ceinturon les outils qui peuvent leur être nécessaires, de même les agents de la brigade des « as », emportaient dans des trousse, dissimulées au fond de leurs poches, les outils, les engins et les explosifs, indispensables à l'exercice de leur profession.

Une fois de plus, la précaution s'avérait excellente...

C'est grâce à elle, uniquement, que James Nobody et ses hommes se tiraient indemnes — ou presque — d'une aventure qui eût pu fort mal tourner.

C'est ce que, en termes brefs, mais précis, James Nobody expliqua à ses hommes, qui l'écoutèrent, attentifs.

— *La précaution était bonne, en effet,* répondit au nom de ses camarades Bob Harvey; *et nous ne sommes plus à nous en apercevoir. Mais, tout de même, permettez-moi de vous faire remarquer que, sans vous, sans votre esprit d'initiative, sans votre génie, pour tout dire, aucun de nous n'en serait revenu.*

James Nobody eut un sourire navrant...

— *Il n'en demeure pas moins,* murmura-t-il, amer, *que nous faisons figure de vaincus !*

— *Certes !* constata à son tour Harry Smith; *mais un échec n'est pas une défaite. Et je ne crois pas trop m'engager en vous promettant que, désormais, mes camarades et moi, nous n'aurons de cesse tant que nous ne vous aurons pas amené, pieds et poings liés, Jane Billington et ses complices.*

Touché plus qu'il ne voulait le paraître par ces marques d'estime et d'affection, James Nobody remercia chaleureusement ses collaborateurs.

Après quoi, il ajouta :

— *Il nous reste, mes chers amis, un pieux devoir à remplir. Si nous avons échappé par miracle à la mort affreuse que nous destinait Jane Billington, l'un des nôtres, M. Dominique Valdacci n'en est pas*

moins tombé sous ses coups. Nous nous devons de retrouver son corps et de rendre à sa mémoire les honneurs auxquels elle a droit.

Un bruyant éclat de rire, qui semblait provenir de sous les décombres, lui répondit...

— *Une minute, que diable !* fit ensuite une voix, en laquelle James Nobody reconnut immédiatement la voix de M. Valdacci, *une minute ! Auriez-vous donc l'habitude, en Angleterre, d'enterrer les gens avant qu'ils ne soient passés de vie à trépas ?*

— *Où êtes-vous donc ?* s'exclama James Nobody, soudain rasséréiné...

— *Où je suis ? La question est plaisante vraiment. Et, où voulez-vous que je sois, sinon sous les décombres de cette maison, qui pourrait bien être, malgré les apparences, l'une des succursales de l'enfer.*

— *Vous n'êtes pas blessé, au moins ?* demanda anxieusement James Nobody.

— *Pas que je sache !* répondit le vieux policier français. *Mais cela ne saurait manquer de se produire, pour peu que vous tardiez à me sortir d'où je suis. Il y a là, au-dessus de ma tête, une poutre qui fléchit de plus en plus...*

La phrase n'était pas achevée que, déjà, les hommes de James Nobody s'étaient mis à la besogne, résolument.

En un clin d'œil, tant ils y mirent d'ardeur, la pièce fut déblayée.

Bientôt, lourde et vétuste, la poutre apparut. L'ayant soulevée avec précaution, ils aperçurent enfin l'ancien commissaire spécial qui, juché en équilibre instable sur un tas de moellons, les regardait en souriant.

— *Attention !* leur dit-il ; *j'ai fait ici des trouvailles étonnantes, qu'il convient de mettre immédiatement en sûreté. M. James Nobody est-il là ?*

— *Parbleu !* répondit le grand détective...

— *Excusez-moi, cher ami, je ne vous avais pas aperçu ; mais, dites-moi, les dossiers qui vous ont été dérobés hier n'avaient-ils pas trait...*

— *Au diable, les dossiers !* s'écria James Nobody qui, devant le danger que courait l'ancien commissaire spécial, ne comprenait pas qu'il songeât à tout autre chose qu'à se sauver.

— *Je vous demande bien pardon,* interrompit M. Valdacci qui faisait de surhumains efforts pour se maintenir en équilibre, *mais un dossier a toujours sa valeur, surtout quand il a trait à l'organisation de la défense aérienne d'une nation comme la vôtre, ou qu'il renferme un code secret...*

— *Que dites-vous ?* s'exclama James Nobody, stupéfait...

— *Je dis*, répondit paisiblement M. Valdacci, *que ces deux dossiers sont là, en compagnie de beaucoup d'autres d'ailleurs qui, POUR N'ÊTRE PAS DE LA MÊME PROVENANCE, n'en sont pas moi's d'importance capitale.*

— Non ?

— *Attendez ! Je vais vous les passer ! Vous en pourrez juger par vous-même...*

Et il le fit ainsi qu'il le disait...

Les deux premiers dossiers que reçut le grand détective étaient bien ceux, en effet, qui, la veille au soir, avaient disparu du War-Office.

Puis, vinrent d'autres dossiers, dont le contenu, à en croire les suscriptions qu'ils portaient, devait être infiniment suggestif.

Au fur et à mesure qu'il recevait ces dossiers, James Nobody notait les suscriptions.

Les voici dans l'ordre :

- 1° *Rapport concernant l'organisation de la défense contre avions, en Grande-Bretagne ;*
- 2° *État comparatif des budgets votés à Parliament House pour les services civil et militaire de renseignements (contre-espionnage) ;*
- 3° *État nominatif des ressortissants allemands résidant en Angleterre et affiliés au service des renseignements du Reichwehrrinisterium ;*
- 4° *Rapport concernant l'activité de l'Independant Labour Party (parti communiste) en Grande-Bretagne ;*
- 5° *État récapitulatif des frais engagés par la Centrale de Piccadilly-Circus pour le compte de la branche militaire et navale du service,*
- 6° *Rapport relatif aux récentes manœuvres aériennes de Londres ;*
- 7° *État nominatif des agents militaires et civils travaillant pour le compte de l'intelligence service à l'étranger ;*
- 8° *État récapitulatif des sommes Versées par la centrale de Londres aux agents du service germano-soviétique d'espionnage...*

Et, d'autres dossiers, d'autres enveloppes suivirent, bourrés de lettres, de papiers, de plans, de photographies, au classement desquels les espions n'avaient pas encore eu de temps de procéder..., ce que James Nobody, se promit, mentalement, de faire à leur place.

— *By Jove !* s'exclama-t-il, joyeux ; *voilà qui me remet le cœur en place.*

Et, tout en aidant ses hommes qui, maintenant que la cachette était vide, procédaient au sauvetage de M. Valdacci, il ajouta, à l'adresse de ce dernier :

— *Savez-vous que la découverte que vous venez de faire transforme notre échec en une éclatante victoire ?*

Sarcastique, l'ancien commissaire spécial, qui venait enfin de rejoindre son ami, répondit :

— *Il n'y avait que vous pour en douter. Comment ! En un seul jour, moins de vingt-quatre heures après la constatation du crime, non seulement vous réussissez à en identifier les auteurs, mais vous les contraignez, par surcroît, à détruire deux de leurs repaires, vous emparant, en outre, de leurs archives, et VOUS appelleriez cela un échec ?*

— *N'exagérons rien, voulez-vous ?* fit, en riant, le grand détective ; *c'est grâce à vous que cet échec...*

— *Comment, grâce à moi ?* se récria M. Valdacci. *Alors, vous vous imaginez que c'est volontairement, et uniquement pour mon plaisir, que, tout à l'heure, j'ai effectué le remarquable saut qui, de céans, m'a projeté les quatre fers en l'air, au beau milieu de la cachette des Boches !*

Cette boutade eut le don de mettre en joie James Nobody et ses hommes, qui s'esclaffèrent...

Mais déjà, l'ancien commissaire spécial reprenait :

— *Non, mon cher, non ! A chacun selon son dû ! Et, il n'est plus juste de déclarer que, sans le hasard, notre maître à tous, jamais je n'aurais fait une découverte pareille. Je n'ai donc pas à m'en glorifier.*

— *Soit !* fit James Nobody, conciliant, *il ne nous reste donc plus qu'à supplier le hasard de vouloir bien achever son œuvre. Si, par exemple, il nous mettait sur la piste de Jane Billington, il nous rendrait un fier service car ; du diable ! si je sais où la trouver maintenant !*

— *Peste !* s'écria M. Valdacci, *vous êtes de ceux dont on peut dire que l'appétit leur vient en mangeant.*

— *Dame !* fit James Nobody en souriant, *mettez-vous à ma place, et...*

— *Mais, je m'y mets à votre place,* répondit en souriant également M. Valdacci, *je m'y mets tant et si bien que, si j'étais de vous, je m'incrusterai ici.*

— *Ici ? Et pourquoi donc ?* s'exclama James Nobody. *surpris.*

— *Parce que c'est ici, et non ailleurs*, poursuivit l'ancien commissaire spécial, *que, logiquement, Jane Billington viendra se faire prendre.*

— Pourquoi ici, plutôt qu'ailleurs ?

— *Pour deux raisons primordiales*, répondit M. Valdacci, *pour deux raisons qui découlent de la situation elle-même*, ET QUI LA DOMINENT ENTIÈREMENT.

« *Tout d'abord, — à moins d'être folle à lier, ce qui n'est pas, — Jane Billington se gardera bien d'entreprendre quoi que ce soit, avant de s'être assurée de votre mort. Or, cette assurance, elle voudra la tenir d'elle-même, et non d'un autre, car nous sommes payés pour savoir qu'elle ne livre rien au hasard.* DONC, ELLE VIENDRA.

« *Ensuite, il y a les dossiers !*

« *Quand on a réuni une documentation de cette importance, quand on a dissimulé avec se soin que vous savez, dans les entrailles mêmes de la terre, la preuve formelle des crimes qu'on a commis, cette preuve on ne la laisse pas à portée du premier venu...*, SURTOUT QUAND CE PREMIER VENU S'APPELLE, — *à moins qu'il ne soit mort ce dont Jane Billington n'est pas autrement sûre*, — JAMES NOBODY.

« *Donc, pour avoir ces dossiers et au besoin pour vous les arracher par la force*, — NE CONTIENNENT-ILS PAS, EN EFFET, LES NOMS DE TOUS SES COMPLICES ? — *Jane Billington viendra. Et, selon toute apparence, elle ne viendra pas seule...*

Un silence admiratif accueillit cette lumineuse démonstration.

Ravis, mais plus surpris encore, les hommes de James Nobody regardaient ce vieux bonhomme qui, malgré son air inoffensif et son aspect débonnaire, venait de se révéler à eux comme l'un des maîtres, — et quel maître ! — de leur profession...

— *Voilà qui est supérieurement déduit ! s'exclama, enthousiasmé, James Nobody, et j'adopte entièrement votre façon de voir. Nous allons donc nous installer ici pour y attendre les événements...*

— *Lesquels ne vont pas tarder à se produire*, interrompit M. Valdacci, *si j'en juge par les signaux que nous adresse Girier, l'un de mes secrétaires...*

Ce dernier, qui avait reçu pour consigne de surveiller, à l'extérieur de la propriété, la porte et ses abords immédiats, n'avait eu garde de bouger quand s'était produite l'explosion. Loin de supposer qu'elle était due à un geste criminel, il

crut que, pour avoir raison d'un obstacle, James Nobody l'avait fait sauter.

Ayant longuement écouté, mais n'ayant perçu ni cri d'appel, ni signal d'alarme, paisiblement, il avait repris sa faction, attendant que son chef vînt l'en relever.

Réfugié dans une baraque de cantonnier, édiflée en bordure même de la propriété, il surveillait attentivement la route quand, tout à coup, il vit arriver puis s'arrêter devant la porte une équipe de maçons qui, les uns la traînant, les autres la poussant, amenaient avec eux une voiture à bras, contenant l'attirail habituel des gens exerçant cette honorable profession.

Encore que le fait n'eût rien que de très normal, il n'en attira pas moins l'attention de Girier qui, soupçonneux à l'excès, ne quitta plus des yeux les ouvriers, dont il analysa les moindres gestes.

Ceux-ci, ne se sachant pas observés, parlaient librement entre eux.

Mais, ils parlaient allemand...

Or, Girier, qui, comme tous les agents de M. Valdacci, était en même temps qu'un policier émérite, un polyglotte distingué, entendait parfaitement cette langue, ce qui lui valut d'apprendre les raisons motivant l'intervention de ces singuliers maçons et, par voie de conséquences, la mort tragique de James Nobody et de ses hommes.

Tout d'abord, cette nouvelle le terrifia, car si James Nobody était mort, il n'y avait aucune raison pour que M. Valdacci ne le fût pas également.

Mais une phrase qu'il entendit par la suite et qui, de toute évidence, avait été prononcée par une voix féminine, le rassura quelque peu.

— *Il est permis de penser*, avait déclaré cette femme, *que James Nobody et sa brigade sont exterminés, car il est impossible, à moins que je n'y consente, de sortir des souterrains de Tempest-Lodge, mais je ne serais pleinement fixée à cet égard que lorsque j'aurais vu leurs cadavres.*

— *Parbleu !* avait murmuré Girier, *cette femme parle d'or...*

Et, s'étant penché avec précaution, afin de voir si, d'aventure, il ne la connaîtrait pas :

— *Bon Dieu ! s'était-il exclamé, mais, c'est Jane Billington ! La voilà « camouflée » en maçon maintenant ? Ah ! ça, est-ce que, par hasard, c'est elle qui dirigerait l'expédition ?*

Bientôt, il n'en put plus douter, car, déjà, elle poursuivait :

— *La journée d'aujourd'hui nous coûte suffisamment cher, pour que nous commettions d'autres fautes. Notre centrale détruite; Tempest-Lodge anéanti; trois hommes capturés, deux autres blessés dans le souterrain; nos archives en danger, voilà un bilan dont nous n'avons pas lieu d'être fiers. Au vrai, c'est un désastre que, seule, pourrait compenser la mort de James Nobody. Et encore ?*

« *Donc, la prudence s'impose !*

« *D'eux d'entre vous, Beaumann et Hirschfeld, vont pénétrer dans la propriété pour s'assurer que plus rien de vivant n'y subsiste et que le pavillon est désert.*

« *Quand ils auront obtenu cette certitude, alors, mais alors seulement, nous y pénétrerons à notre tour.*

« *En tout cas, souvenez-vous que, quoi qu'il arrive, notre nouveau lieu de rendez-vous est chez Hans Keller, 64, Southampton-Road. »*

Girier nota rapidement cette adresse, puis, sans attendre la suite, se glissant dans les buissons de houx et de fusains qui bordaient la propriété, il contourna le mur et, utilisant une brèche qu'il avait repérée au cours de la journée, à grands pas, il se dirigea vers le pavillon.

C'est alors que, ayant aperçu de loin M. Valdacci et James Nobody discourant au centre d'un cercle constitué par les hommes de la brigade, il fit à son chef le signal convenu.

Bientôt, il l'eut rejoint.

— *Attention !* fit-il, après avoir salué à la ronde, *voilà Jane Billington et sa bande. Ils sont six en tout. A part elle, il n'y a que des Boches.*

Et, en termes succincts, il précisa les mobiles auxquels obéissaient les bandits en envahissant ainsi la propriété.

Après quoi, avec un gros rire, il conclut :

— *Ils ne se doutent guère de ce qui les attend ! Quel « bec de gaz », mes aïeux !*

Cette expression bien parisienne fit sourire James Nobody qui n'en prit pas moins immédiatement ses dispositions de combat.

— *Nous avons une revanche à prendre, camarades, dit-il à ses hommes. Il nous la faut aussi décisive, aussi complète que possible. Je vous recommande de ne faire usage de vos armes qu'à la dernière extrémité. Toutefois, en cas de danger, n'hésitez pas à vous en servir.*

« *Tandis que Harry Smith qu'accompagneront six d'entre vous, prendra position le long du mur de droite du jardin, Bob Harvey et six autres de ses camarades en occuperont la partie gauche.*

« *Les uns et les autres, bien entendu, devront se terrer, de façon à échapper aux vues de l'adversaire.*

« *Dès que ce dernier aura pénétré dans le jardin, dès que vous aurez constaté la présence de Jane Billington au centre de la « poche » ainsi formée, vous refermerez le cercle en vous rapprochant le plus possible les uns des autres, de manière à ce qu'aucun des bandits ne puisse s'échapper ; après quoi, vous les rabattrez sur nous.*

« *Ils trouveront ici, à qui parler ! »*

A peine James Nobody avait-il fini de parler que déjà ses hommes avaient disparu.

S'étant assuré que la manœuvre s'effectuait conformément aux ordres qu'il venait de donner, le grand détective reprit, en s'adressant à ceux qui restaient :

— *Comme il importe que Beaumann et Hirschfeld ne nous aperçoivent pas, nous allons nous dissimuler dans la cachette aux documents découverte par M. Valdacci.*

« *Et, maintenant, plus un mot ! Des actes, rien que des actes, car voici l'ennemi ! »*

En effet, après avoir exploré le jardin sans y découvrir rien d'anormal, les deux Boches s'avançaient vers les ruines du pavillon, en devisant tranquillement.

Bientôt, ils pénétrèrent à l'intérieur de l'édifice et, après avoir exploré les chambres du haut, ils redescendirent au rez-de-chaussée.

Ayant jeté un rapide coup d'œil sur les décombres accumulés dans la salle à manger, ils s'avancèrent ensuite jusqu'à l'orifice du souterrain, sur lequel ils se penchèrent...

— *Herr Gott Sakrament !* fit Beaumann, *c'est plein d'eau là-dedans ! Comment veut elle que, pris entre les herses, ils aient pu s'échapper ?*

— *Si tu crois que j'accorde la moindre attention à ce qu'elle dit, répondit Hirschfeld, en ricanant, tu te trompes lourdement !*

— *D'où, tu conclus ?*

— *D'où je conclus, der Teuffel ! que si cette femme-là n'est pas folle, elle est bien près de le devenir. Aussi, si tu veux m'en croire, étant donné que l'affaire sent diablement le « roussi », nous allons aller lui rendre compte que nous n'avons rien dé-*

couvert de suspect ; après quoi, « en douce », nous lui tirerons notre révérence.

— *Oui, mais, que dira de cela le colonel Hoffmann ? Hirschfeld pouffa...*

Les hyènes, dans le désert, ont de ces rires-là...

— *Tu sais bien, répondit-il, cyniquement, que si Humphrey Badges et le colonel sont entrés avec nous dans le souterrain, ils n'en sont pas ressortis. Il est donc à présumer que, atteints par les balles de James Nobody, — que Dieu l'extermine ! — tout comme ce dernier, ils sont en train de boire dans la Tamise.*

Et, sans plus insister, ayant invité d'un geste Beaumann à le suivre, il s'en fut...

Où James Nobody capture enfin Jane Billington et sa bande.

— *Décidément !* fit James Nobody, en sortant de sa cachette, *ces gens-là sont répugnants !*

Philosophe, M. Valdacci haussa les épaules.

— *Que voulez-vous, répondit-il, ce sont des Boches ! Comme tels, ils ne sauraient déparer la collection...*

— *Est-ce à dire que vous les absolvez ?*

— *Dieu m'en garde ! J'espère même vous démontrer tout à l'heure le contraire, se récria l'ancien commissaire spécial. Toutefois, je ne peux mieux les comparer qu'à tel ou tel de leurs généraux qui, après avoir détruit Louvain, incendié Reims ou bombardé Paris, s'écriait, l'air navré : « VRAIMENT, JE SUIS DÉSOLÉ, MAIS LA GUERRE EST LA GUERRE ! »*

Désarmé, James Nobody eut un sourire...

Puis soudain, faisant signe à M. Valdacci et à ses hommes d'imiter son exemple, il s'accroupit derrière un tas de moellons.

D'un geste, il leur montra le jardin...

— Les voyez-vous ? murmura-t-il...

Souple et féline, une cigarette aux lèvres, les mains dans les poches, Jane Billington s'avancait vers eux avec un déhanchement canaille, la casquette profondément enfoncée sur les yeux...

S'il n'eût été renseigné, James Nobody eût pu la prendre pour l'un quelconque de ces pâles voyous qui, le soir venu, sortent de leur bouge pour perpétrer dans l'ombre propice quelque mauvais coup...

Crânement, elle précédait de quelques pas ses complices, lesquels, l'allure moins assurée, jetant autour d'eux des regards apeurés, progressaient avec lenteur, dans le calme ambiant...

De toute évidence, ce calme, ce silence, ne leur disaient rien qui vaille.

Frémissant, un rictus amer au coin des lèvres, l'œil rivé sur eux, James Nobody les regardait venir.

Jane Billington, qui maintenant fredonnait un « one-step », arriva enfin au bas du perron, dont lentement elle gravit les marches disloquées.

Puis, elle pénétra dans la salle à manger en passant non par le péristyle, mais par la pergola qui, de plain-pied, la précédait.

C'est alors que, subitement, elle perçut le danger... Ayant humé l'air autour d'elle :

— *Oh ! Oh !* s'écria-t-elle, *on a fumé ici !*

Et, ayant jeté un coup d'œil rapide vers l'entrée du souterrain au fond duquel un léger clapotis se faisait entendre, elle ajouta :

— *Pourtant, les morts ne fument pas, que je sache !*

Railleuse, une voix, derrière elle, répondit :

— *Ignoreriez-vous donc, chère madame, qu'il est des morts qu'il faut qu'on tue ? Mes hommes et moi, sommes de ceux-là.*

Stupéfaite, elle se retourna...

Devant elle, calme et souriant, se dressait James Nobody, auprès duquel au fur et à mesure qu'ils sortaient de leur cachette vinrent se ranger M. Valdacci, Girier et les deux agents de la brigade qui étaient demeurés avec eux.

— *James Nobody !* s'exclama-t-elle,

— *Lui-même, chère madame,* répondit le grand détective.

Et, s'inclinant, il ajouta goguenard :

— *Pour vous servir !*

— *Je crois, en effet, que madame est servie* (1) ! fit Girier à demi-voix.

Si bas qu'il eût parlé, elle l'entendit...

— *Voilà qui reste à démontrer !* s'exclama-t-elle, furieuse, *car, s'il est des morts qu'il faut que l'on tue, il est, également, des femmes, que ces morts ne sauraient arrêter !*

Et, avant qu'on ait pu prévenir et neutraliser son geste, tirant un browning de la poche de son

1 — En argot policier, servir quelqu'un, veut dire : arrêter ce quelqu'un.

pantalon, par sept fois elle le déchargea sur l'admirable cible, que constituait le groupe qui lui faisait face...

Atteints en plein corps, les deux agents de James Nobody s'écroulèrent sur le sol, mortellement blessés.

Mettant alors à profit la seconde de désarroi, l'impression de stupeur que venait de déterminer chez ses adversaires son geste criminel, elle tenta de s'enfuir.

Elle n'alla pas loin.

L'ayant rapidement rejointe, Girier la « ceintura » en vitesse, après quoi, il la jeta pantelante, et aux trois quarts évanouie, aux pieds de James Nobody.

Ce dernier ne l'honora même pas d'un coup d'œil.

— *Qu'on lui mette les menottes!* se borna-t-il à ordonner.

Et, tandis que Girier s'empressait d'exécuter cet ordre, se penchant vers ses deux hommes, lesquels venaient d'expirer, avec gravité, il se découvrit...

Longuement, il les regarda, puis, comme s'ils eussent pu encore l'entendre :

— *Je vous jure*, déclara-t-il, *que vous serez vengés! Et, terriblement!*

A ce moment, Bob Harvey entra dans la pièce qui venait d'être le théâtre de ce drame épouvantable et, simplement, déclara :

— *C'est fait, chef!*

— Ils sont tous pris ?

— *Tous, chef, sauf Beaumann et Hirscheffd, lesquels, vous le savez, avaient décidé de s'enfuir...*

— C'est exact ! interrompit James Nobody, mais ils ne perdront rien pour attendre. M. Valdacci eut un petit rire sarcastique...

— *Je crois même*, fit-il, *qu'ils n'auront pas attendu longtemps, car, si je ne m'abuse, les voici...*

En effet, figure en compote, et vêtements déchirés, les deux Boches que tenait au collet un solide gaillard, firent dans la pièce une entrée dépourvue d'apparat.

— *Permettez-moi*, ajouta M. Valdacci, en s'adressant à James Nobody, stupéfait, *de vous présenter M. Gendrault, le second de mes collaborateurs; vous voyez que, lui non plus, n'a pas perdu son temps.*

Puis, se tournant vers Gendrault qui, maintenant, « ficelait » soigneusement ses prisonniers.

— *Où, diable!* poursuivit M. Valdacci, *avez-vous capturé ces bagages-là, et comment se fait-il qu'ils soient « arrangés » de la sorte ?*

Laconiquement, Gendrault répondit :

— *Je les ai pris au moment même où ils sortaient de la propriété et, comme ils voulaient faire les méchants...*

— *Vous leur avez démontré, « ex abrupto », la supériorité de la boxe française sur la boxe allemande!* termina, avec un sourire, l'ancien commissaire spécial.

— C'est cela même, patron ! fit Gendrault, qui ajouta :

— *Dame! vous savez, on a été à Joinville* (1), *dans le temps...*

James Nobody qui, par la capture de ces deux bandits, voyait se compléter le magnifique coup de filet qu'il venait de donner et de réussir, remercia chaleureusement les deux collaborateurs de M. Valdacci de l'aide précieuse, et en *quelque sorte déterminante*, crut-il devoir préciser, qu'ils lui avaient consentie.

— *Il manque bien à notre tableau de chasse*, ajouta-t-il, *deux des pièces les plus importantes, c'est-à-dire le colonel Hoffmann et Humphrey Badges, lesquels ont dû tomber sous mes balles dans le souterrain. Mais, nous les y retrouverons, sans doute, quand on l'aura asséché. L'un était un espion avéré, l'autre, très probablement, un traître. Que Dieu leur pardonne, s'il le peut, moi, je ne saurais les absoudre.*

Ce fut là toute l'oraison funèbre de ces deux hommes.

Dix minutes plus tard, soigneusement encadrés par les agents du grand détective, Jane Billington et ses complices prenaient, en auto, le chemin de la prison.

Pour elle, comme pour eux, l'heure de l'expiation allait bientôt sonner...

Suivait une ambulance automobile dans laquelle on plaça les corps des deux agents assassinés par l'espionne, et que James Nobody et M. Valdacci reconduisirent eux-mêmes, jusqu'à leur domicile respectif.

Leur ayant ainsi rendu l'hommage auquel leur donnait droit leur héroïsme, James Nobody assura leurs veuves éplorées de toute la sollicitude du Gouvernement de Sa Majesté, après quoi, re-

1 — Ecoles de gymnastique, de boxe et d'escrime de l'armée française.

prenant place dans sa voiture, où l'attendaient les dossiers si vaillamment conquis, et, toujours en compagnie de M. Valdacci qu'il tint à présenter lui-même à lord Douglas Stewart, il se fit conduire au War-Office.

La nouvelle de l'arrestation des bandits y avait déjà suscité un vif émoi.

Aussi, quand après être descendu de voiture, le grand détective s'apprêta à franchir le seuil du ministère, trouva-t-il pour l'y recevoir le ministre, qu'entouraient de nombreux officiers et la plupart des hauts dignitaires de son département.

— *Au nom de Sa Majesté*, lui déclara simplement le ministre, *James Nobody, je vous salue et je vous remercie. Vous venez, une fois de plus, de rendre un inappréciable service à la nation. Soyez assuré qu'elle saura s'en souvenir...*

Ayant dit, aux applaudissements de tous, il lui donna l'accolade.

Profondément ému, James Nobody répondit :

— *Vos éloges, mon cher ministre, me vont droit au cœur. Toutefois, souffrez que je les partage entre ceux qui sont tombés au champ d'honneur, et celui, grâce à qui, EN MOINS DE VINGT-QUATRE HEURES, j'ai pu expliquer l'inexplicable.*

Tout en parlant de la sorte, le grand détective désignait à l'attention du ministre M. Dominique Valdacci, qu'il lui présenta en ces termes :

— *Vous avez devant vous, Excellence, le plus grand policier qui ait jamais existé. Bien qu'il ne me soit pas permis de prononcer son nom en public, — vous comprendrez tout à l'heure pourquoi, — en son nom et au mien, j'ai l'honneur de vous demander audience.*

Après s'être incliné devant M. Valdacci, auquel il serra chaleureusement la main, d'un geste courtois, lord Douglas Stewart les invita à le suivre...

Où James Nobody explique l'inexplicable.....

Dès qu'ils eurent pris place sur les sièges que venait de leur indiquer le ministre, James Nobody prit la parole en ces termes :

— *L'affaire qui vient de se terminer par la capture de Jane Billington et de sa bande, — CAR CEUX QUI RÉSIDENT CHEZ HANS KELLER, DANS*

SOUTHAMPTON ROAD, DOIVENT, À L'HEURE ACTUELLE, ÊTRE TOMBÉS DANS LES MAINS DE BOB HARVEY, AUQUEL J'AI DONNÉ MISSION DE LES ARRÊTER, — bien que complexe en apparence, était d'une simplicité extrême.

— Vous trouvez ? fit le ministre, en souriant...

— *Vous allez voir*, répondit James Nobody, qui poursuivit :

« *Si, dès l'abord, je me suis rendu compte que nous nous trouvions en présence d'une organisation d'espionnage formidablement outillée, dès l'abord également, je me suis aperçu que cette organisation était dirigée par une personnalité fort au-dessous de sa tâche, parce que ne possédant à aucun degré les qualités qu'on est en droit d'attendre d'un chef.*

« *Impulsive, fantasque, dominée par ses passions, prête à tout parce que bonne à rien, cette personnalité était incapable de commander.*

« *Je n'en veux pour preuve que les deux erreurs initiales que, hier, dès mon arrivée ici-même, j'ai été mis à même de relever.*

« *1° Quand on a le droit de commander et le pouvoir de se faire obéir, on ne supplie pas, ON ORDONNE.*

« *2° Quand on peut agir différemment on ne simule pas une effraction pour se procurer des documents, ON SE LES FAIT COMMUNIQUER.*

« *Après quoi, on les photographie, ET ON LES REMET EN PLACE.*

« *Or, pouvait-elle agir différemment ?*

« *Oui ! Car, ayant réussi à installer ici-même SON PROPRE FRÈRE, lequel avait pour mission d'espionner et son EX-MARI, Humphrey Badges. et vous-même, elle pouvait se permettre et réaliser toutes ses fantaisies.*

— *Que dites-vous ?* s'écria lord Douglas Stewart, ahuri...

— *Je dis, ET JE LE PROUVERAI, — que M. Humphrey Badges ÉTAIT LE MARI de Jane Billington, et que John Bugles ÉTAIT SON FRÈRE.*

— Mais, c'est impossible ! murmura le ministre tout désorienté, je connais personnellement, ainsi que je vous l'ai dit hier, M^{me} Badges ; quant à John Bugles...

James Nobody eut un haussement d'épaules terriblement expressif, puis il répondit :

— *Je sais, comme vous le savez vous-même, que, de par le monde, il existe une M^{me} Badges. Mais cette M^{me} Badges n'est point celle que vous connaissez sous ce nom. Celle-là, c'est la seconde M^{me} Badges.*

L'autre, la première en date, la vraie, l'unique, c'est Jane Billington elle-même...

— La dédicace du portrait est donc exacte, murmura le ministre consterné, et Humphrey Badges serait bigame !

— DU MOINS, CE DERNIER LE CRUT-IL, s'écria le grand détective, *nous verrons tout à l'heure qu'il n'en est rien. Il n'en demeure pas moins que c'est pour cela, et uniquement pour cela, que Jane Billington le « tenait » si bien. C'est par crainte d'être dénoncé par elle que, la sachant capable de tout, — par la suite, il s'est livré à elle et que peu à peu, en tremblant, comme à regret, il s'est engagé dans la voie si décevante de la trahison.*

Il y eut un silence lourd d'angoisse...

Ayant allumé une cigarette, James Nobody poursuivit :

— *Oh ! je sais, — ET LES LETTRES DE JANE BILLINGTON EN FONT FOI, — que, au début, Humphrey Badges lutta de toutes ses forces contre le courant qui l'entraînait. Ayant une conception très haute du devoir, il repoussa avec indignation les suggestions odieuses de cette femme et refusa de lui obéir.*

« *Ni les prières, ni les menaces ne purent avoir raison de lui.*

« *Et vous pouvez tenir pour certain que si elle n'eût écouté que sa colère et son dépit, Jane Billington l'eût immédiatement brisé.*

« *Mais le colonel Hoffmann était là, qui veillait...*

« *Longuement, patiemment, il exposa à sa complice les raisons qui, militant en faveur du maintien de M. Humphrey Badges dans les hautes fonctions qu'il occupait au ministère de la Guerre, lui interdisaient d'assouvir sa vengeance.*

« *Il lui fit comprendre, somme toute, que lorsqu'on a un tel atout dans son jeu, À MOINS DE VOULOIR PERDRE LA PARTIE, ON NE L'ABAT QU'À BON ESCIENT.*

« *Bien que haïssant mortellement son ancien époux, — CELA AUSSI JE LE PROUVERAI, — l'espionne se résigna.*

« *Mais elle manœuvra...*

« *Et, avec quelle habileté ! »*

A la façon dont James Nobody prononça cette dernière phrase, lord Douglas Stewart comprit qu'une révélation décisive allait suivre.

En effet, s'étant levé, le grand détective s'approcha de l'amas de documents découverts à Tempest-Lodge par M. Valdacci et, après en avoir extrait un dossier, il revint s'asseoir, et le plaça

tout ouvert devant lui.

Après quoi, il reprit :

« *Ici, une digression s'impose. Vous verrez que, insensiblement, elle nous ramènera au sujet qui nous occupe actuellement.*

« *Il me faut, en effet, afin que vous compreniez mieux la situation dans laquelle se trouvaient vis-à-vis l'un de l'autre Jane Billington et Humphrey Badges, soulever un coin du voile derrière lequel se dissimule leur commun passé et, par cela même, évoquer leurs amours.*

« *Je n'en sais guère de plus tragiques, ni de plus mouvementées.*

« *Vous allez en juger.*

« *Jane Billington et Humphrey Badges se connurent aux Indes, il y a de cela douze ans.*

« *Lui, à cette époque, assumait, — SOUS LA HAUTE DIRECTION DU VICE-ROI, ET ENTIÈREMENT D'ACCORD AVEC LUI, — les fonctions de conseiller privé auprès de Son Altesse le Maharadjah d'Indragore, Radjputani Soumieh Drivah, lequel avait été son condisciple à Eton.*

« *Les deux hommes s'étaient liés d'une telle amitié que, lorsque ayant achevé ses études, le jeune souverain dut quitter le collège et regagner ses États, il offrit à son condisciple de l'y accompagner.*

« *Bien entendu, le Foreign Office, pressenti, n'eut garde de dédaigner une offre de cette importance et, dûment pourvu d'une commission de diplomate, Humphrey Badges partit pour Rajnah, capitale de l'État d'Indragore, où il rendit les plus signalés services.*

— *Et, elle ?* demanda le ministre, vivement intéressé..., *que faisait-elle aux Indes ?*

— *Je vais vous le dire,* répondit en souriant le grand détective, *mais auparavant, souffrez que je vous la présente.*

Après avoir jeté un coup d'œil sur le dossier placé devant lui, pour vérifier un détail ou une date, il reprit :

— *Jane Billington qui est née à Dublin, le 10 février 1883, était à peine âgée de dix ans que déjà elle avait appris à haïr l'Angleterre. Son père, en effet, lord Billington-Stratford, — CELUI-LÀ MÊME QUI MOURUT D'UNE FAÇON SI MYSTÉRIEUSE ET SI TRAGIQUE À TEMPEST-LODGE, — était, en fait, le principal animateur du mouvement autonomiste irlandais.*

« *Adversaire déterminé de l'Angleterre, toute sa*

vie, il la combattit. Et cela, avec un tel acharnement, un tel mépris des convenances, qu'il fallut bien que la police de Sa Majesté se mêlât de ses affaires, et « regardât au fond du pot » (1), afin de voir ce qui s'y trouvait.

« Elle y découvrit pas mal de boue...

« Mais elle découvrit par la même occasion que, si lord Billington-Stratford avait des amis fidèles et dévoués, il avait également de redoutables adversaires.

« Dans l'Ulster, notamment, il se trouvait des gens qui, bien volontiers, s'ils en avaient eu la possibilité, eussent envoyé le noble lord en un inonde meilleur.

« Doit-on leur attribuer sa mort ?

« Je ne sais...

« Toujours est-il que si la police, — ET C'EST CE QUI EXPLIQUE À M. VALDACCI LES ERREURS ET LES LACUNES DE L'ENQUÊTE ENTREPRISE À CETTE ÉPOQUE, se contenta de classer purement et simplement l'affaire, c'est que, enfin débarrassée de cet encombrant personnage, elle crut ne devoir pas insister.

« Jane Billington, par contre, n'hésita pas à attribuer aux Ulstériens, qui en Irlande sont les plus fidèles soutiens de l'Angleterre, l'assassinat de son père.

« La haine que, déjà, elle avait vouée à l'Angleterre, s'en accrut d'autant et, depuis cette époque, elle participa à tous les complots, à tous les soulèvements dont nous eûmes à connaître et qu'il fallut bien réprimer.

« Prise « la main dans le sac », elle fut sévèrement condamnée.

« Nous savons déjà comment après avoir assassiné un gardien, elle s'évada...

« C'est après cette évasion que, en compagnie de son frère, John Bugles...

— Pardon ! interrompit lord Douglas Stewart, comment, puisqu'il ne porte pas le même nom qu'elle, cet individu peut-il être le frère de cette aventurière ?

— Parce que, répondit James Nobody, au moment où il périt si misérablement, lord Billington-Stratford avait pour maîtresse en titre Anna Bugles, la propre mère de votre huissier, lequel est né de leurs amours.

— Ce misérable ne serait donc, insista le ministre, que le frère consanguin de Jane Billington ?

— C'est exact, reconnut James Nobody, mais

cela n'a qu'une importance relative. Qu'il soit, ou non, le frère de l'espionne, John Bugles n'en a pas moins trahi. L'essentiel est que nous puissions établir sa culpabilité.

— Et vous pourrez l'établir ? s'inquiéta le ministre.

— Soyez tranquille à cet égard, répondit James Nobody gaiement, je l'établirai pleine et entière.

Puis, il reprit :

— Je disais donc que c'est après cette évasion que, en compagnie de John Bugles, Jane Billington se réfugia aux Indes.

« Qu'y fit-elle ?

« Les rapports de police étant muets à cet égard, nous sommes bien obligés, afin de nous documenter, de nous en tenir aux différentes pièces que contient le dossier que voici et qui, toutes ou presque, sont de la main même du colonel Hoffmann.

Ce disant, le grand détective frappa du plat de la main le dossier grand ouvert devant lui...

— Cette littérature, poursuivit-il aussitôt, je l'ai lue tout à l'heure en venant ici. Elle constitue contre Jane Billington le plus formidable des réquisitoires, car, — écoutez bien ceci ! — si elle démontre que Jane Billington n'est allée aux Indes que pour y fomenter une révolte contre nous, elle démontre également que si elle a pu épouser Humphrey Badges, c'est en « truquant » son état civil, c'est-à-dire à l'aide d'un faux !

— Tant et si bien, constata le ministre, que Humphrey Badges n'était nullement bigame.

— Il n'était même pas cela, le malheureux ! répondit James Nobody, par contre, il était « trompé » autant qu'un mari puisse l'être.

« En effet, et cela dès le lendemain même de son mariage, Jane Billington qui, à cette époque, était idéalement belle, entreprit de convertir le Maharadjah d'Indragore à ses idées. Pour mieux y parvenir, elle se donna à lui, de même d'ailleurs qu'à tous ceux des hauts dignitaires de l'État qui voulurent bien la prendre.

— Et son mari la laissait faire ! s'exclama le ministre, outré, il se prêta à ce ... jeu ?

— Il s'y prêta si peu, répondit James Nobody, tout en feuilletant son dossier, que, un jour venant, c'est-à-dire au moment même où son infortune lui parut évidente, il la chassa de sa présence, puis, ayant obtenu une nouvelle affectation à Bombay, il partit... en faisant claquer les portes.

1 — Locution familière en Angleterre.

— Ah! Ah! fit lord Douglas Stewart, voilà qui me réconcilie avec lui. Mais elle, comment prit-elle la chose ?

— *Fort mal, comme bien vous pensez, non contente de conspirer contre nous et de nous susciter les pires ennemis, plus que jamais elle se livra à la débauche. Publiquement, elle s'afficha avec le premier venu pour peu que celui-là fût un adversaire de l'Angleterre. C'est ainsi qu'elle descendit les uns après les autres tous les degrés de l'échelle sociale.*

« Elle en fit tant et tant, qu'on prit enfin la décision de mettre un terme à ses exploits. Or, le jour même où elle devait être arrêtée, elle disparut... »

« Bientôt le bruit de sa mort se répandit.

« En effet, on apprit que le cadavre d'une « blanche » avait été découvert dans un bungalow en ruines, à l'orée de la forêt voisine.

« Aussitôt alertée, la police effectua une descente et ramena à Bombay le cadavre à demi dévoré par les fauves, de cette malheureuse. Bien qu'il eut été impossible de l'identifier, on n'en conclut pas moins à la mort « accidentelle », — j'ai sous les yeux le rapport qui en fait foi, — de *M^{me} Humphrey Badges*.

« On prévint avec tous les ménagements possibles son mari, « de la perte irréparable » qu'il venait de faire.

« Il en résulta que cet infortuné qui venait d'être attaché à la chancellerie du vice-roi, se crut débarrassé à jamais d'une chaîne qui lui était devenue odieuse et que, loin de pleurer sa femme, il saisit avec empressement toutes les occasions de se divertir, qui s'offrirent à lui.

« Non seulement il fut de toutes les fêtes, mais les mauvais lieux n'eurent pas de client plus assidu. Les femmes, l'alcool, le jeu, l'opium, achevèrent l'œuvre que James Billington avait si bien commencée.

« Bref! on fut obligé de le rapatrier...

« C'est à bord, sur le chemin du retour, alors qu'il était encore sous l'entière dépendance des influences mauvaises qui l'avaient perdu, qu'il fit la connaissance de celle qui devait devenir la seconde *M^{me} Badges*.

« Vous la connaissez, je n'ai donc pas à vous entretenir d'elle.

« Qu'il me soit permis de dire, toutefois, que c'est à elle, et à elle seule, que cette épave dut d'être renflouée.

« Femme au grand cœur, elle comprit que cet homme n'était pas foncièrement mauvais et que,

s'il avait ainsi sombré dans le vice et dans la débauche, c'était uniquement pour oublier...

« Elle tenta et réalisa ce sauvetage que d'aucuns avaient déclaré impossible.

« Quand, après ce voyage, *Humphrey Badges* rentra à Londres, la métamorphose était complète.

« Il était redevenu ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être : un homme !

« Puis, vint la guerre...

« Son dossier nous apprend que, quatorze fois cité à l'ordre de l'armée, *Humphrey Badges* s'y couvrit de gloire.

« C'est même à cela qu'il dut d'être attaché à votre cabinet tout d'abord, puis que, par la suite, il devint votre secrétaire particulier.

« Entre temps, se croyant veuf, il s'était remarié.

« C'est alors que, suscitée par *Hoffmann* pour le compte duquel elle avait travaillé » contre nous, pendant toute la durée de la guerre, *Jane Billington* reparut dans la vie de cet homme.

« Il y a de cela six mois environ...

« Je ne m'attarderai pas à vous décrire ce que fut leur première entrevue qui, à en croire le colonel *Hoffmann*, eut lieu ici même...

« Celles qui suivirent ne furent ni moins tragiques, ni moins mouvementées.

« Tout à l'heure, je vous ai dit que, au début, *Humphrey Badges* avait refusé de se soumettre aux exigences de *Jane Billington*.

« Malheureusement il n'en fut pas toujours ainsi.

« *Hoffmann*, en effet, nous apprend qu'il livra certains documents peu importants, il est vrai.

« Mais le colonel ajoute que, bientôt *Humphrey Badges* S'ÉTANT REPRIS, il avait été IMPOSSIBLE d'obtenir de lui le moindre renseignement.

« Que s'était-il donc passé ?

Et, pourquoi, *Humphrey Badges* persistait-il, AU LIEU DE RENTRER CHEZ LUI CHAQUE SOIR, à se rendre à *Piccadilly-Circus* ?

« Était-ce parce qu'il éprouvait un regain d'affection pour *Jane Billington* ?

« Non, certes, car on ne saurait aimer qui on méprise... « Or, c'était non seulement du mépris, mais de la haine, — UNE HAINE INVÉTÉRÉE, MORTELLE, — qu'il éprouvait pour celle que maintenant il savait être une espionne de la plus basse catégorie.

« Et, s'il allait chez elle, s'il consentait à s'humilier Ce point, C'ÉTAIT POUR MIEUX LA SURVEILLER, POUR TENTER DE RÉDUIRE A NÉANT SES MACHIAVÉLIQUES COMBINAISONS...

Un silence, fait de stupeur, accueillit cette déclaration inattendue...

— *Oh ! Oh !* s'écria lord Douglas Stewart, quand il se fut remis de son émoi, *vous avez la preuve de cela ?*

— *Mais oui*, répondit, avec calme, le grand détective, *j'ai cette preuve et, le fait dût-il vous paraître invraisemblable, CETTE PREUVE, JE LA POSSÈDE DEPUIS HIER.*

— Cette fois, j'avoue ne plus comprendre ! fit lord Douglas Stewart, interloqué...

James Nobody, quelle que fut la gravité des circonstances, ne put réprimer un sourire. Ses yeux pétillèrent de malice...

— *Ne vous êtes-vous donc pas aperçu, mon cher ministre, demanda-t-il, que, depuis hier, d'autres disparitions non moins mystérieuses et pour tout dire non moins inquiétantes que la première, — CELLE DES DOSSIERS, avaient eu lieu ici même.*

Le ministre sursauta...

— *C'est, sans aucun doute, à la disparition de mon trousseau de clés que vous faites allusion,* répondit-il. *Sauriez-vous par hasard ce qu'il est devenu ?*

— *Parbleu !* répondit le grand détective, qui, sortant de sa poche le trousseau, le tendait au ministre, sidéré...

— *Ah ! ça,* s'exclama ce dernier, qui, évidemment, ne comprenait rien à ce qui lui arrivait, *les lauriers de Jane Billington vous empêcheraient-ils de dormir ?*

— *Soyez rassuré à cet égard,* répondit en riant franchement le grand détective, *j'ai simplement voulu vous démontrer combien il est imprudent de laisser ses clés sur un bureau, SURTOUT QUAND CE TIROIR CONTIENT DES DOCUMENTS AUSSI IMPORTANTS QUE LE CODE « B-X-14 »...*

— Vous dites ?

— ... ET QUE LES PLANS DIRECTEURS DE LA DÉFENSE AÉRIENNE, termina imperturbablement James Nobody.

— *Si j'ai bien compris,* insista lord Douglas Stewart, *vous prétendez que ces documents n'ont pas été dérobés, qu'ils sont ici ?*

— *Veillez ouvrir le tiroir de droite de votre bureau,* répondit James Nobody *et vous les y trouverez.*

Vérification faite, les documents se trouvaient bien à l'endroit indiqué par le grand détective.

Non seulement il n'y manquait pas une pièce, mais ils étaient classés dans l'ordre le plus parfait.

— *Voilà,* crut devoir faire remarquer James Nobody, *qui démontre sinon l'innocence totale de M. Humphrey Badges, tout au moins le repentir sincère dont il était animé. Ce fait, en outre, confirme entièrement mes déclarations antérieures, relativement aux sentiments qu'éprouvait pour son ex-femme ce malheureux.*

« *Car ces dossiers, c'est lui qui les a placés là !*

« *Pourquoi ?*

« *Tout simplement pour les soustraire à la convoitise de Jane Billington ou, plus exactement, du colonel Hoffmann.*

« *Sachant qu'ils voulaient s'en emparer, il les a mis en lieu sûr.*

— Il faut admettre, demanda le ministre, que mon secrétaire particulier connaissait le secret de l'armoire de fer ?

— *Mais naturellement,* répondit James Nobody, *ne vous ai-je pas démontré d'ailleurs, que ce secret était celui de polichinelle. Et, dussiez-vous vous en montrer surpris, c'est précisément parce que j'ai appris que Humphrey Badges connaissait ce secret, que, immédiatement, j'ai cru à son innocence.*

— Pourquoi cela ?

— *Tout simplement,* fit le détective, *parce que s'il avait livré ce secret à Jane Billington, CETTE DERNIÈRE, POUR SE PROCURER DES DOCUMENTS, N'AURAIT EU NULLEMENT BESOIN DE SIMULER L'EFFRACTION QUE VOUS SAVEZ.*

— *C'est juste !* concéda lord Douglas Stewart, *mais alors pourquoi Humphrey Badges ne m'a-t-il pas livré cette coquine ? Pourquoi, au lieu de se soumettre à ses exigences, ne l'a-t-il point dénoncée ?*

— *Par crainte du scandale qui, fatalement, en aurait résulté !* s'écria James Nobody. *Ce malheureux n'a pas voulu que sa seconde femme, qu'il adorait, — DE CELA AUSSI, J'AI LA PREUVE, — ait à pâtir des fautes et des crimes commis par la première.*

— Vous avez la preuve, dites-vous, que Humphrey Badges adorait sa seconde femme ? demanda, l'air sceptique, lord Douglas Stewart.

Impatienté, James Nobody haussa fort irrespectueusement les épaules...

— *La preuve, je la trouve dans les faits eux-mêmes,* répondit-il. *Pourquoi Humphrey Badges, s'il n'avait adoré sa femme, l'aurait-il tenue au courant des infamies Perpétrées par Jane Billington ?*

— Oh ! Oh ! s'exclama le ministre, vous êtes sûr de cela ?

Le grand détective lui jeta un regard de pitié...

« Connaissez-vous beaucoup de femmes, lui demanda-t-il, avec gravité, qui toléreraient que, SANS MOTIF AVOUABLE, leur mari découchât ainsi tous les soirs ?

« Et cela ne vous démontre-t-il pas que c'est précisément parce qu'elle savait ce que son mari allait faire chez sa rivale, qu'elle l'avait autorisé à agir de la sorte ? Peut-être même, le lui avait-elle conseillé...

— C'est l'évidence même ! murmura le ministre, dont cet argument décisif entraîna la conviction, mais alors, pourquoi Humphrey Badges, lequel, à vous en croire, ayant compris tout ce qu'avait de détestable, de honteux son passé, était-il retourné à son vomissement ? Pourquoi s'était-il remis à boire ? Pourquoi fumait-il de nouveau, la « drogue maudite » ? Pourquoi ?...

— Parce que, répondit James Nobody qui, décemment avait réponse à tout, fréquentant un milieu aussi « faisandé », il ne pouvait agir autrement.

« Si, je vous disais, par exemple, que, lorsque mon travail m'appelle chez les apaches de White-Chapel, chez les traîneurs des quais, ou chez tels ou tels autres bandits de la périphérie, je passe un smoking avant que d'y aller, vous ne me croiriez pas. Et vous auriez raison.

« Quand je vais rendre visite à ces messieurs, je m'efforce, au contraire, de ne détonner en rien. Non seulement je vis comme eux, mais je m'habille, je parle, je mange et je bois, comme eux également.

« Bien mieux, je copie servilement leur attitude, j'imité leur allure, j'entre dans leur peau...

« Pourquoi, cela étant, s'étonner que M. Humphrey Badges ait cru devoir en faire autant ?

« Quant on vit avec les loups, il faut hurler comme eux !

— Il est des circonstances, en effet, murmura le ministre, où il convient de savoir s'adapter.

— Parbleu ! fit James Nobody, aussi en ce qui me concerne, — PUISQUE AUSSI BIEN IL A RÉPARÉ SA FAUTE, — n'adresserais-je qu'un reproche à ce malheureux, CELUI D'AVOIR ESSAYÉ DE FAIRE UN MÉTIER QUI N'ÉTAIT PAS LE SIEN.

« N'est pas policier qui veut !

« Pour exercer cette profession, — CAR C'EN EST UNE, N'EN DÉPLAISE A CERTAINS, — il faut avoir des qualités, des connaissances techniques, un bagage scientifique, qu'il ne possédait à aucun degré.

« S'il avait eu confiance en nous, s'il avait dénoncé l'espionne et ses complices, six hommes — DEUX

DES LEURS ET QUATRE DES NÔTRES, — ne seraient pas tombés au cours de la lutte. C'est en cela (jue réside sa véritable faute...

— Hélas ! fit le ministre, tristement, il l'a expié terriblement...

— Moins terriblement, je vous en donne l'assurance, répondit James Nobody, que n'expieront Jane Billington et sa bande. Ceux-là, le bourreau les attend...

Puis, après avoir, en termes succincts et précis, achevé son exposé, mettant ainsi lord Douglas Stewart au courant des faits, — encore ignorés de lui, mais connus de nous, — qui s'étaient succédé au cours de cette journée mouvementée, il conclut :

— Somme toute, ainsi que je vous l'ai déclaré tout à l'heure, l'affaire, — DONT JE NE MÉCONNAIS NULLEMENT LA GRAVITÉ, — était des plus simples.

« L'essentiel était d'avoir un point de départ.

« Ce point de départ, les empreintes digitales de Jane Billington me l'ont fourni.

« Cette femme écrivait trop. C'est ce qui l'a perdue.

« En outre, elle n'avait pas l'âme d'un chef.

« Quand on veut commander, il faut savoir faire abstraction de ses amours et de ses haines. En soi, rien ne doit subsister qui soit de nature à nuire à l'action engagée.

« Mal conseillée, plus mal entourée encore, Jane Billington a commis des fautes énormes et d'impardonnables erreurs.

« Quand on écrit, on met des gants. Par ce moyen, pas d'empreintes

« Le papier dont on se sert doit être acheté dans le pays où on se trouve et non pas provenir en droite ligne de Berlin, ainsi que le démontre le filigrane de celui qu'elle employait.

« On n'installe pas un poste d'écoute dans le bureau d'un ministre. On y place des espions.

« Quand ces espions sont en place, on évite, — ostensiblement du moins, — d'avoir des relations avec eux. Or, John Bugles allait tous les jours chez elle.

« En aucun cas, le fil partant du poste d'écoute n'aurait dû aboutir à Piccadilly-Circus, la piste, — et je l'ai démontré, — étant des plus faciles à suivre.

« A moins de vouloir se faire prendre, on n'emploie pas des gens aussi tarés que le sont Liebner et Grosky, lesquels, grâce à la perspicacité de M. Valdacci, ici présent, nous ont conduits directement à Tempest-Lodge.

«On ne camoufle pas en commissaire de police de la ville de Londres un homme comme Grosky, lequel s'il avait à surveiller ce digne commerçant qu'est M. Banner dont on redoutait la perspicacité, aurait tout de même pu s'y prendre plus intelligemment.

«*L'emploi des souterrains, — surtout quand, pour avoir antérieurement servi — ils sont connus de la -police doit être rigoureusement proscrit. La prudence exige qu'ils soient laissés à la seule disposition des auteurs de romans-feuilletons, à toutes fins utiles.*

«*Si, d'aventure, on réussit à y enfermer des hommes comme James Nobody, la sagesse conseille et le soin de sa sécurité personnelle exige qu'on ne les en laisse point sortir. Faute de quoi...*

— ... *il pourrait y avoir de la casse!* interrompit le ministre, que cet exposé humoristique mettait en joie.

— *Et il y en a eu*, rétorqua non moins gaiement James Nobody, *Jane Billington s'en apercevra à ses dépens.*

Après quoi, ayant remis entre les mains de lord Douglas Stewart les dossiers et les documents découverts à Tempest-Lodge, M. Valdacci et lui prirent congé de l'éminent homme d'État qui, ainsi qu'il l'avait fait lors de leur arrivée, tint à les reconduire lui-même jusqu'au seuil du ministère...

*
* *

L'enquête qui suivit fournit la preuve éclatante de la justesse des déductions faites par le grand détective.

Il ne s'était trompé que sur un point.

On se souvient que, alors qu'il était aux prises avec les bandits dans le souterrain, James Nobody, leur rendant coup pour coup, avait tiré sur eux.

Dans le clair-obscur, il avait vu deux hommes tomber et, logiquement, en toute bonne foi, il s'attribua leur mort.

Or, il n'en était rien...

Si le colonel Hoffmann avait bien été tué d'une balle en plein front, M. Humphrey Badges, par contre, avait été assassiné d'un coup de poignard au cœur.

Quand, après avoir asséché le souterrain on découvrit son corps, aux trois quarts putréfié, l'arme était encore dans la plaie.

Et, cette arme, — l'enquête l'établit formellement, — appartenait à Jane Billington.

Acculée à l'aveu, elle eut ce mot sinistre :

«*Le fer est spécialement recommandé aux gens faibles. Je l'ai « SOIGNÉ » en conséquence.*»

Révoltés par son attitude, ses juges la « soignèrent » également.

Condamnée à mort, elle fut pendue haut et court, quelques jours plus tard.

Elle mourut courageusement.

Quant à ses complices, ils expient dans les fers leur participation à ses crimes.

Cette affaire, dont le retentissement fut considérable, fut l'une de celles qui assirent le mieux la réputation du grand détective, car, non seulement il réduisit à néant l'organisation créée à Londres par le colonel Hoffmann, mais, par surcroît, il débarrassa son pays de cette femme extrêmement redoutable qu'était Jane-la-Mystérieuse.

Lire dans le Numéro de décembre :

« LE COURRIER DU TZAR »

Un complot contre Nicolas II
que déjoua avec une extrême facilité, mais au péril de sa vie,
James Nobody.

CH. LUCIETO

Les Coulisses de l'espionnage International

**LES MERVEILLEUX EXPLOITS
DE JAMES NOBODY**

Pour paraître successivement :

- N° 2. — **Le Courrier du Tzar.**
 - N° 3. — **Au Pays de l'Épouvante.**
 - N° 4. — **La Louve du Cap Spartiventi.**
 - N° 5. — **La Momie sanglante.**
 - N° 6. — **Les Compagnons du Désespoir.**
 - N° 7. — **Les Mystère de la Sainte-Vehme.**
 - N° 8. — **La Fin tragique d'un Espion.**
 - N° 9. — **L'Effroyable Drame de Malhem.**
 - N° 10. — **Les Vengeurs d'Isis.**
 - N° 11. — **Un Drame au Quartier général du Kaiser.**
 - N° 12. — **Le Secret du Fellah.**
-

Chaque fascicule vendu 1 fr. 50, contient un récit complet.

On s'abonne chez tous les dépositaires des *Messageries Hachette*
et aux Éditions "La Vigie" 36, boulevard Saint-Germain, Paris.

Un an (12 numéros) **15** francs.

Six mois (6 numéros) **8** francs.

Toutes les recensions où rééditions numériques

de LENCULUS sont gratuites, et ne peuvent faire l'objet d'aucun profit.

On retrouvera toutes ses publications sur le site <http://www.the-savoisien.com/>

CH. LUCIETO

LA GUERRE DES CERVEAUX



EN MISSIONS SPÉCIALES

140.000 Exemplaires vendus.

LA VIERGE ROUGE DU KREMLIN

93.000 Exemplaires vendus.

LIVRÉS A L'ENNEMI

100.000 Exemplaires vendus.

LE DIABLE NOIR

60.000 Exemplaires vendus.

Chaque volume, broché **12 fr.**

Pour paraître en décembre.

L'ESPION DU KAISER

On retrouvera toutes nos publications sur le site : <http://www.the-savoisien.com/>

